

AVIS. Nulle traduction de cet ouvrage ne pourra être faite sans l'autorisation expresse et par écrit de l'auteur et de l'éditeur, qui se réservent, en outre, tous les droits stipulés dans les conventions intervenues ou à intervenir entre la France et les pays étrangers, en matière de propriété littéraire.



YVONNE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

Paroles de M. E. SCRIBE,

MUSIQUE DE M. LIMNANDER,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre impérial de l'OPÉRA-COMIQUE,
le 29 novembre 1859.

PERSONNAGES :

LE MARQUIS DE PONTCALEC.....
JEAN
ROBERT GERVAIS.....
MATTHIEU GILDAS.....
YVONNE.....
LOYSE, sa fille.....
BLANCHE

ACTEURS :

MM. HOTTZEM.
JOURDAN.
TROY.
AMBROISE.
Mmes WERTHEIMBER.
CORDIER.
BOUSQUET.

Le premier acte se passe en Basse-Bretagne, au château de Tinténiaec, entre Quimper et Vannes, en 1794.

NOTA. — La mise en scène exacte de cette pièce est transcrite et publiée par M. L. PALIANTI, régisseur au théâtre impérial de l'Opéra-Comique.

ACTE PREMIER.

Un salon dans le château de Tinténiaec : au fond, deux portes latérales ; plusieurs croisées ; à gauche, une table sur laquelle est placée un échiquier.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS DE PONTCALEC, étendu à droite sur un canapé, BLANCHE, venant de l'apportement du fond.

BLANCHE, parlant à une femme de chambre.

Dites à ma tante qu'il n'y a pas encore de nouvelles de mon père ; s'il en arrive, je les lui porterai. Ne faites pas de bruit, tâchez qu'elle repose, cela la calmera.

LE MARQUIS.

Est-ce que notre tante est plus mal ?

BLANCHE.

Non, mon cousin ; mais elle a soixante-dix ans, elle est paralytique, ne peut quitter son grand fauteuil, puis elle s'inquiète.

LE MARQUIS.

Et de quoi ?

BLANCHE.

Des événements, qui sont assez graves, à ce qu'il me semble.

LE MARQUIS.

Oui, ma cousine, à Paris ; mais ici, dans notre Basse-Bretagne, où tout est tranquille, on ne se bat plus, par malheur ; il n'y a rien à craindre, mais c'est bien ennuyeux... Est-ce que la pluie tombe encore, ma cousine ?

BLANCHE.

En Bretagne, il pleut toujours. Il faut vous y résigner.

LE MARQUIS, regardant aux croisées et bâillant.

Dieu ! que cette matinée est longue !

BLANCHE.

Ce n'est pas galant pour moi, qui viens vous tenir compagnie.

LE MARQUIS, se reprenant.

Longue... parce que vous arrivez trop tard... impossible de sortir... de chasser... de tirer un coup de fusil... Votre père, le marquis de Tinténiaec, un de nos chefs bretons, me fait accourir en toute hâte, sous prétexte qu'il a besoin de moi,

son neveu, pour une expédition qui se prépare... J'arrive, et, de Vannes à Quimper... je trouve le Cornouailles en pleine paix !...

BLANCHE.

Tout au plus une trêve.

LE MARQUIS.

Enfin, on s'embrasse sur toute la ligne, mais tous les châteaux des environs sont abandonnés : pas de société, pas de noblesse, personne à voir, personne à qui parler.

BLANCHE.

Et moi, mon cousin ?

LE MARQUIS.

Vous, ma cousine, vous êtes charmante !.. Mais nous avons été élevés ensemble, vous connaissez sur moi, quand j'étais page ou garde du corps, toutes les anecdotes que je pourrais dire... je vous les ai déjà racontées deux ou trois fois.

BLANCHE, gaiement.

Eh bien ! une de plus... qu'importe ? cela vous empêchera de les oublier... et pendant que je travaille à ma tapisserie...

LE MARQUIS, s'approchant d'elle et regardant son ouvrage.

Vous êtes heureuse de travailler, ma cousine.

BLANCHE.

Que n'en faites-vous autant ?

LE MARQUIS.

Est-ce que nous pouvons, nous autres gentils-hommes ? On ne nous a rien appris qu'à nous battre, c'est notre seul état.

BLANCHE.

Mais aussi, mon cousin, vous l'exercez en conscience.

LE MARQUIS.

Témoin, mon aïeul, le marquis de Pontcalec ! Témoin, mon pauvre père, tombé sous les coups des bleus... Je le vengerai... je le jure... et si le ciel m'exauce, si nous pouvons délivrer la Bretagne... gloire pour vous !... Que de bonheur !

BLANCHE.

Que d'exploits à raconter aux belles dames de Versailles !

LE MARQUIS.

C'est vrai... Mais, d'ici là... il faut occuper ses matinées... (Regardant du côté de la fenêtre.) et il pleut toujours !..

BLANCHE, écoutant.

Cela redouble.

LE MARQUIS.

Quel ennui ! Si encore on trouvait ici quelqu'un avec qui se disputer... (Étourdiment.) ou quelqu'un à qui faire la cour.

BLANCHE.

Eh bien ! qui vous empêche ?

LE MARQUIS.

Oh ! ma cousine, je vous respecte trop pour cela !

BLANCHE, riant.

Voulez-vous jouer aux échecs ?

LE MARQUIS, vivement.

Pourquoi pas ? (Avec désespoir.) Je suis dans ce moment capable de tout. (Arrangeant des pions sur l'échiquier.) Savez-vous pourquoi le marquis de Tinténiac est absent de son château ?

BLANCHE.

Non, mon cousin, il ne me l'a pas dit.

LE MARQUIS.

Partir au moment où j'arrive !

BLANCHE.

Oh ! il y a déjà huit jours pour le moins.

LE MARQUIS.

Et nous laisser seuls... dans cet immense manoir féodal, sous la garde de sa sœur, notre vieille tante...

BLANCHE.

Et sous la vôtre, mon cousin, sous la protection de nos vassaux qui nous sont très-dévoués.

LE MARQUIS.

C'est vrai... (Jouant.) C'est un beau jeu que les échecs.

BLANCHE.

Il me semble qu'autrefois vous ne pouviez pas le souffrir.

LE MARQUIS.

Je l'aime maintenant.

BLANCHE.

Et pourquoi ?

LE MARQUIS.

Il n'y a plus que là que je retrouve le roi et la reine.

BLANCHE.

Et toute la cour, vous ne pouvez vous en passer.

LE MARQUIS, se levant vivement.

Ah ! ma cousine !

BLANCHE.

Eh bien ! vous êtes déjà las de jouer ?

LE MARQUIS.

Non ; mais regardez donc ces deux paysannes qui viennent par cette galerie, quels costumes originaux !

BLANCHE.

Le costume breton.

LE MARQUIS.

De jolies femmes, ma foi !..

SCÈNE II.

LOYSE, YVONNE, LE MARQUIS, BLANCHE.

BLANCHE.

C'est la mère et la fille, mon cher cousin.

LE MARQUIS, s'adressant à Yvonne.

La mère?... pas possible !... elles sont du même âge.

YVONNE, à Loïse.

Ces seigneurs de Versailles sont toujours galants, ma fille, mais il ne faut pas les croire.

BLANCHE.

Yvonne de Kervlezech, mon cousin, qui tient notre ferme de Cornouailles et d'autres belles et bonnes terres à elle; car elle est riche: c'est une des fermières du pays les plus habiles et les mieux entendues.

YVONNE, faisant la révérence.

Toujours bonne et gracieuse, notre demoiselle.

BLANCHE.

Mon père sera bien fâché, mère Yvonne, de ne pas vous voir; mais nous l'attendons prochainement... peut-être aujourd'hui. Je vous garde jusqu'à demain, ainsi que Loyse, votre fille et ma filleule, que je vous remercie de m'avoir amenée.

YVONNE.

Oh! notre maîtresse, elle a voulu absolument venir.

LOYSE.

J'avais pour cela mes raisons.

BLANCHE.

Et lesquelles, mon enfant?

CHANSON BRETONNE (A deux voix).

PREMIER COUPLET.

YVONNE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Ma belle demoiselle,
Voici le mois de mai.

LOYSE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Marraine douce et belle,
Voici le mois de mai.

C'est celui-là

Où vous êtes née!

C'est ce jour-là que, chaque année,
Mon cœur vous bénira,
Et mon bouquet le voilà,
Le voilà.

DEUXIÈME COUPLET.

YVONNE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Ma belle demoiselle,
Voici le mois de mai.

LOYSE.

Voici le joli mois de mai
Qui donne fleur nouvelle;
Marraine douce et belle,
Voici le mois de mai.

C'est celui-là

Où vous êtes née!

Heureuse journée!

C'est celui-là que, chaque année,
Le pauvre bénira,
Et mon bouquet le voilà,

Le voilà,

Ah! ah! ah!

LE MARQUIS.

Quoi! ma cousine, c'est aujourd'hui votre jour de naissance et je l'avais oublié!

BLANCHE.

Les cousins n'ont pas de mémoire, mais Yvonne en a.

LE MARQUIS.

Il ne lui manque rien, et j'estime que son mari, M. Kervlezech... doit être un fermier bien heureux.

YVONNE.

Il est mort... Monsieur.

LE MARQUIS, vivement.

Pardon... pardon!

YVONNE.

Mort sous le drapeau du roi... il y a trois ans... J'avais en vain voulu le retenir. « Tout le monde part, qu'il m'a dit... je ne peux pas rester à la ferme! — Mais tu as ta maison à défendre, ton bien à cultiver! — Ils diront que je suis un lâche. — Mais tu as une femme! » Il a hésité un instant... une larme a roulé dans ses yeux... « Mais toi, ces deux enfants? — Eh bien! tu es là, qu'il m'a répondu, pour les élever en honnêtes gens, pour les protéger, pour veiller sur eux... Jure moi, femme, de tout sacrifier à leur bonheur! » Je le lui ai promis, ce serment-là, je le tiendrai... On entendait le canon qui grondait dans le lointain; il a pris son fusil et m'a tenue longtemps embrassée. « Adieu, femme! qu'il m'a dit... Adieu! Songe à nos enfants... je te les confie. » Il est parti, et depuis je ne l'ai plus revu...

LOYSE.

Mon père... mon pauvre père!

YVONNE.

Ah! c'était un brave homme!

LE MARQUIS.

Mort comme le mien, madame Yvonne, peut-être à ses côtés.

BLANCHE.

Ce qu'elle ne vous dit pas, mon cousin, c'est que, depuis trois ans, c'est elle qui fait valoir la ferme et toutes les terres qui en dépendent... se consacrant uniquement à ses enfants... à Loyse, ma filleule que voilà... et à Jean, son fils aîné.

YVONNE.

Un beau et brave garçon, je m'en vante!

BLANCHE.

Elle n'a jamais voulu se remarier... elle a refusé tous les partis, qui étaient nombreux.

LE MARQUIS.

Je crois bien, ils n'ont pas dû manquer.

BLANCHE, à Yvonne.

Et vos enfants, mère Yvonne, répondent, je l'espère, à vos soins et à votre tendresse?

YVONNE.

Ah! ça vous donne toujours du souci. En voilà une, d'abord.

LOYSE.

Ah! ma mère!

YVONNE.

Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelque temps... elle n'est plus à son ouvrage... et elle rêve toujours... A quoi, je vous le demande? Quand je lui en parle, elle m'embrasse et ne me répond rien. Vous serez peut-être plus habile que moi, notre maîtresse?

BLANCHE.

Oui, mère Yvonne... je me charge de l'interroger... Cela me regarde.

YVONNE.

Quant à Jean, mon fils... c'est de lui que je viens vous parler!

BLANCHE.

Depuis quelque temps, nous ne le voyons plus, ce qui nous fait de la peine... mais maintenant qu'il est grand et fort.. nous supposons qu'il vous aidait à la ferme et qu'il ne vous quittait plus.

YVONNE.

C'est vrai; mais au lieu de se trouver heureux avec moi... moi qui l'aime tant... il est comme sa sœur... il est triste : on ne sait ce qu'il a... Il avait été pendant trois ans élevé au château... peut-être avec trop de bonté et de douceur par M. le marquis, votre père, qui en voulait faire son secrétaire... et quand il a fallu reprendre avec moi les travaux de culture... ça lui a peut-être paru un peu rude, à ce garçon... Mais ce n'est pas là ce qui m'a inquiétée le plus : ne dit-on pas, Mademoiselle, que la trêve ne peut durer?

BLANCHE.

Je le crains.

YVONNE.

On parle d'une prise d'armes?

BLANCHE.

Oui.

YVONNE.

Ah! mon Dieu!

BLANCHE.

D'une expédition pour dégager l'armée de Stoflet et de Charette.

YVONNE.

Et dans l'appel qu'on va faire des jeunes gens de la paroisse, si on me l'enlevait!..

BLANCHE.

N'aie pas peur... j'en parlerai à mon père...

YVONNE.

C'est que mon garçon, voyez-vous, c'est tout pour moi : il est si beau, si doux, si bon pour sa mère!.. et puis si instruit!.. C'est lui qui tient à la ferme les comptes et les écritures... Il a des droits pour qu'on l'oublie, pour qu'on ne pense pas à lui, c'est le fils d'une veuve.

BLANCHE.

Sois tranquille, te dis-je! dès que mon père sera de retour, je ferai valoir tout cela.

YVONNE.

Ah! que vous êtes bonne!

GILDAS, au dehors.

Enfants de la Bretagne,
Restez chacun chez vous;
J'ai vu dans la campagne
Les neiges et les loups.

BLANCHE.

Écoute donc, qu'est-ce que j'entends là?

LE MARQUIS, regardant par la croisée.

C'est un pauvre diable, une espèce de marchand que j'aperçois de l'autre côté des fossés.

BLANCHE.

Qu'on lève la herse et qu'on le laisse entrer.

YVONNE, à Blanche.

Nous avons des comptes à régler, Mademoiselle... car j'apportais à M. le marquis, votre père... vos fermages de l'année.

LE MARQUIS.

On paye donc encore des fermages en Bretagne? C'est un pays modèle!

LOYSE.

Et du beurre... et des œufs... et des volailles..

LE MARQUIS.

C'est charmant!

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, GILDAS.

GILDAS.

AIR.

Enfants de la Bretagne,
Restez chacun chez vous;
J'ai vu dans la campagne,
Les neiges et les loups.
De la tour féodale
Au plus humble foyer,
Pour vous le porteballe
Exerce son métier.
C'est pour vous qu'il déploie,
Fillettes de nos champs,
Et la laine et la soie
Et ses plus beaux rubans,
L'étoffe de guingamp.

Regardez, choisissez! je vends à juste prix.
Choisissez, achetez! mais surtout, mes amis,
Croyez en mes avis.
Enfants de la Bretagne, etc.

LE MARQUIS.

C'est le commerce ambulante que ce gaillard-là!
Je veux l'étréner... et offrir... s'il y en a là digne
d'elle, un mouchoir de soie à cette belle enfant.

GILDAS.

Choisissez, monsieur le marquis.

BLANCHE.

Ah! tu connais mon cousin?..

GILDAS.

Ainsi que monsieur votre père... ainsi que tous

les gentilshommes de notre Bretagne... Matthieu Gildas, le doyen des porteballes du pays de Cornouailles.

BLANCHE.

Oui, j'ai entendu parler de toi comme ayant rendu parfois d'importants services aux armées vendéennes.

GILDAS.

Dame!.. toujours par monts et par vaux... je peux mieux que personne apprendre et donner des nouvelles du pays.

YVONNE, à Blanche, à demi voix, à gauche, pendant que le marquis examine à droite des étoffes.

C'est égal, Mam'selle, ne vous y fiez pas, et ne dites devant lui que ce que vous voudrez perdre.

BLANCHE.

Et pourquoi?

YVONNE.

J'ai idée que c'est un espion, et il commence à être connu comme tel dans le pays.

BLANCHE.

En vérité!

GILDAS.

Qu'est-ce que vous dites de moi là-bas, mère Yvonne?

YVONNE.

Je dis... je dis ce que je pense!

GILDAS.

Si c'est bien et si c'est juste, il ne faut pas craindre de le dire tout haut.

YVONNE.

Je ne crains rien, mais je n'aime pas à faire de la peine aux gens... voilà pourquoi je me tais.

GILDAS.

Çà... moi! ça me fera plaisir que vous parliez.

YVONNE.

Eh bien! donc, je disais à notre jeune maîtresse que dans le pays, où chacun s'éloigne de vous et pour un rien vous jetterait la pierre, on prétend que vous êtes un espion et un sorcier.

GILDAS.

Moi!

YVONNE.

Pour sorcier, je n'en sais rien, mais pour espion, j'en suis sûre.

GILDAS.

Vous, mère Yvonne, vous!

YVONNE.

Devant Dieu et par la mémoire de mon pauvre mari... je l'atteste; je l'ai vu, sans cela je ne le dirais pas.

GILDAS.

Vous vous trompez, Yvonne.

YVONNE.

Ah! je me trompe?... Il y a quinze jours, revenant du marché Saint-Jacques à pied et fatiguée, je m'étais assise sur le bord d'un fossé, à l'entrée de la forêt de Mollac; je vis arriver de loin un bleu... Vous le rappelez-vous, maintenant?

GILDAS.

Oui, un beau jeune homme, le fusil sur l'épaule, l'habit bleu, le parement rouge, le collet jaune.

LOYSE, vivement.

Du second régiment de chasseurs?

YVONNE, à sa fille.

Qu'est-ce que ça te fait?

LOYSE, troublée.

Rien, ma mère... c'est que ce régiment-là a passé l'autre jour devant la ferme.

YVONNE, avec impatience.

Qu'importe! (Se retournant vers Gildas.) Enfin, à son approche, je m'étais blottie dans le fossé, et le soldat allait entrer dans la forêt... quand quelqu'un lui cria de la plaine: Ohé! ohé! arrêtez! Ce quelqu'un là, vous le rappelez-vous?

GILDAS.

C'était moi.

YVONNE.

Et vous lui avez dit: Ne prenez pas de ce côté-là, le camp des Vendéens est sur la gauche... L'avez-vous dit?

GILDAS.

Oui.

YVONNE.

Et vous lui avez alors indiqué sur la droite un sentier.

GILDAS.

C'est vrai.

YVONNE.

Et vous n'êtes pas un traître!

GILDAS.

Non.

YVONNE.

Vous n'êtes pas un espion?

GILDAS.

Non.

YVONNE.

J'en fais juge monsieur le marquis.

GILDAS.

Ainsi... madame Yvonne, vous qui êtes si bonne, vous qui êtes mère... vous auriez laissé tuer ce beau jeune homme?

YVONNE, après un instant de silence.

C'était un bleu, et les bleus ont tué mon mari.

GILDAS.

Madame Yvonne, le porteballe et vous ne se comprennent pas encore, cela viendra peut-être; en attendant, et comme j'ai mauvaise réputation dans le pays, je le sais, vous pouvez me dénoncer, me faire fusiller... je ne vous en empêche pas. Je veux seulement d'ici-là rendre un service à mademoiselle de Tinténac et à monsieur le marquis: ne restez pas plus tard que demain dans votre château.

LE MARQUIS, riant.

Et pourquoi, mon cher?

GILDAS.

Ça ne me regarde pas... (Regardant Yvonne.) On dirait que je suis un espion.

BLANCHE.

Je te remercie de ton avis, mais nous n'en profiterons pas... Nous attendons aujourd'hui, ou demain, le marquis de Tinténac, mon père, qui, depuis huit jours, est avec plusieurs de ses amis au château de La Boulaye, près de Châtillon.

GILDAS.

M. votre père n'a pas été au château de La Boulaye.

BLANCHE.

Où donc a-t-il été?

GILDAS.

Ça ne me regarde pas; mais il s'est embarqué il y a huit jours aux environs de Carnac.

BLANCHE.

Dans quel but?

GILDAS.

Je n'en sais rien, mais il ne sera pas ici demain.

LE MARQUIS, riant.

Allons, décidément, Yvonne a raison, c'est un sorcier ou un prophète.

BLANCHE, souriant.

Mais mauvais prophète!.. je l'espère...

YVONNE, regardant vers le fond.

Ah! c'est Jean, c'est mon garçon... le fusil sur l'épaule!.. on ne marche plus autrement dans le pays.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, JEAN, portant sur l'épaule un fusil qu'il dépose en entrant, près de la table, à gauche.

YVONNE.

Tu étais donc aux champs de bien bonne heure, car ce matin j'ai voulu t'embrasser avant notre départ, et tu étais déjà hors de la ferme.

JEAN.

J'en étais parti hier soir, ma mère.

YVONNE.

Dehors toute la nuit, sans me le dire... et pourquoi donc?

JEAN.

J'avais reçu un ordre d'une écriture bien connue, et qui m'est bien chère... du marquis de Tinténac...

BLANCHE.

Mon père?

JEAN.

« Jean m'attendra demain sur la plage de Carnac. »

GILDAS, secouant la tête.

Ah! je suis un mauvais prophète?

BLANCHE, vivement.

Vous avez vu mon père?

JEAN.

Oui, Mademoiselle.

BLANCHE.

D'où venait-il ainsi?

JEAN.

D'Angleterre, à ce qu'il m'a dit; il ma confié des lettres pour les chefs du pays... je les ai portées, mais il m'en reste encore une pour mademoiselle de Tinténac votre tante, une pour M. le marquis et une autre pour vous, Mademoiselle.

BLANCHE, les prenant.

Merci, mon bon Jean!.. Mais si on avait surpris sur vous une pareille correspondance?..

GILDAS.

Ah! dame! il eût été fusillé...

JEAN.

Qu'importe!.. c'eût été pour vous, Mademoiselle, et M. le marquis votre père, à qui je dois tout... Et puis Gildas, porte balle, que j'avais rencontré hier soir, m'avait indiqué pour gagner la plage un chemin où je n'ai pas rencontré un seul poste ennemi.

YVONNE.

Serait-ce possible!.. Tu es donc un Vendéen?

GILDAS.

Non.

YVONNE.

Tu es donc un bleu?

GILDAS.

Non; je sers tout le monde, et ne trahis personne.

YVONNE.

Alors, pour qui donc es-tu?

GILDAS.

Pour la France! à qui nul de vous ne songe: je voudrais, moi, que personne ne se battit et que tout le monde se donnât la main.

YVONNE.

Avec les bleus... jamais!

GILDAS.

Je vous disais bien que vous ne me compreniez pas...

LE MARQUIS.

Mathieu Gildas... je prends toute la marchandise en masse pour le prix que tu en voudras demander.

GILDAS.

Merci, monsieur le marquis!

BLANCHE, au marquis.

Veuillez, mon cousin, porter à ma tante la lettre de mon père... Je la lui ai promise.

LE MARQUIS, lui baisant les mains.

Oui, cousine, et prendre en même temps connaissance des ordres qui, sans doute, me sont adressés. (Il sort.)

BLANCHE.

Vous, Gildas, vous ne quitterez pas le château sans vous arrêter un instant à la salle à manger.

GILDAS.

Ce n'est pas de refus, Mademoiselle : les sorciers mangent comme les autres.

BLANCHE.

Et vous, mon pauvre Jean, après la nuit de fatigue que vous avez passée...

JEAN.

Ce n'est rien : mon seul chagrin est de n'avoir pu venir ce matin fêter votre jour de naissance, Mademoiselle, et vous apporter mon bouquet.

BLANCHE.

Vous avez fait mieux que cela... vous m'avez apporté une lettre de mon père... et je n'oublierai jamais une pareille preuve de dévouement.

JEAN.

Ah! s'il était vrai...

YVONNE, voulant l'emmener.

Allons, viens!

JEAN.

Non, ma mère... je n'éprouve plus ni fatigue ni besoin... je vous jure... je suis prêt à recommencer et à me remettre en route.

GILDAS, à demi voix.

Mauvaise route, mon garçon.

JEAN, étonné.

Laquelle?

GILDAS, à demi voix, à Jean, pensant que les trois femmes causent à voix basse.

Celle que je te vois prendre... Crois-moi, Jean, celle de cette nuit était moins dangereuse.

JEAN, étonné.

Que veux-tu dire?

GILDAS.

Rien... rien... Ta mère, si j'y voyais trop clair, m'accuserait encore d'être un sorcier... peut-être même de t'avoir jeté un sort... Viens manger un morceau, c'est plus solide... cela vaut mieux.

YVONNE, à Jean.

Je ne te quitte pas... Suis-moi, Loyse.

BLANCHE, retenant Loyse.

Non, non, laissez-la-moi; vous savez que nous avons à causer ensemble. (Ils sortent tous.)

SCÈNE V.

BLANCHE, LOYSE.

BLANCHE, dépliant la lettre de son père.

Je suis à toi, ma chère enfant.

LOYSE.

Oh! ma marraine, j'attendrai tant que vous voudrez.

BLANCHE, lisant.

« Ma fille bien-aimée, je ne puis, comme je l'espérais, être de retour demain au château... » (s'interrompant.) Allons! le porteballe avait raison... (Continuant.) « Ta tante et ton cousin, à qui j'écris, te diront comment nous pourrions nous retrouver, et tu sauras par eux ce que j'attends de toi et ce

que je désire... » (A part.) Ah! quelles qu'elles soient, mon père, vos volontés seront des ordres pour moi. (Se retournant vers Loyse.) Approche, ma filleule, approche...

DUO.

BLANCHE.

A sa marraine on doit tout dire :
Allons! courage! ne crains rien.
Dans ton âme laisse-moi lire,
Et que ton cœur réponde au mien:

LOYSE.

A sa marraine on doit tout dire,
Et près de vous je ne crains rien :
En mon âme puissiez vous lire,
Vous, mon appui et mon soutien!

BLANCHE.

Voyons, n'as-tu pas quelque peine
Qui te fait soupirer tout bas?

LOUISE, troublée.

Ah! non, vraiment, non, ma marraine,
Ce n'est pas, ne le croyez pas!

BLANCHE.

Je croirais plutôt le contraire ;
Tu rougis, tu baisses les yeux!

(Lui prenant la main.)

Voyons, dis-moi ce grand mystère,
N'aurais-tu pas un amoureux?

LOYSE, se récriant.

Oh! non... je n'ai pas d'amoureux!

BLANCHE, la regardant en souriant.

Tu n'as pas d'amoureux ?

(Lui prenant la main.)

Tu n'en a pas?...

A sa marraine on doit tout dire :

Tu l'as promis, ne crains plus rien;
Dans ton âme laisse-moi lire
Et que ton cœur réponde au mien !

(Pressant Loyse.)

Allons, parle, allons!

LOYSE, hésitant.

De trouble et de crainte

Mon âme est atteinte.

Et nul à ma plainte

Ne pardonnera!

Dans ma honte extrême

Sur moi l'anathème,

Et votre cœur même

Me repoussera.

BLANCHE.

De honte et de crainte

Son âme est atteinte.

Parle, et de ta plainte

On aura pitié:

Marraine qui t'aime,

Pardonne ici même

Par droit de baptême

Et par amitié!

LOYSE.

O triste sort.

BLANCHE, l'encourageant.
Allons, ma chère,

LOYSE.

Ah ! j'ai un grand tort.

BLANCHE.

Oui, de te taire.

LOYSE.

Ah ! j'ai un grand tort.

BLANCHE.

Ouvre ton cœur.

ENSEMBLE.

LOYSE, pleurant.

De trouble et de crainte, etc.

BLANCHE.

De trouble et de crainte, etc.

BLANCHE.

Parle donc... je t'écoute.

LOYSE.

Eh bien ! mon père avait une sœur qui s'était mariée en Touraine, aux environs d'Amboise, une riche fermière qui était veuve, qui n'avait d'autres héritiers que mon frère et moi... et elle nous aimait et désirait toujours nous voir.

BLANCHE.

Il n'y a rien de bien fâcheux jusqu'à présent.

LOYSE.

Mon frère Jean, qui était alors ici au château, près de M. le marquis votre père, ne pouvait aller en Touraine; et alors, l'année dernière, et à son grand regret, ma mère m'y envoya passer deux mois près de ma tante, qui eut pour moi toutes les tendresses du monde.

BLANCHE.

Il n'y a pas encore lieu à se désespérer.

LOYSE.

Mais il y avait là le fils d'un fermier voisin qui venait chez elle... souvent, quasiment tous les jours... C'était un brave garçon, un bon travailleur, et pourtant si doux, si timide... qu'il n'osait lever les yeux.

BLANCHE.

Il les levait cependant ?

LOYSE.

Oui, ma marraine.

BLANCHE.

Et sur toi?..

LOYSE.

Toujours!.. Je ne regardais pas, mais je m'en apercevais... Il avait l'air si ému.. que ça me gagnait; mais il ne parlait pas... Les champs de son père avaient été grêlés... la ferme incendiée... et pour venir en Bretagne me demander en mariage à ma mère, il fallait attendre que ses désastres eussent été un peu réparés... mais je me disais : attendons!..

BLANCHE, vivement.

Ah ! tu n'attendras plus, mon enfant, je te le jure, et si ce n'est que cela...

LOYSE.

Sice n'était que ça, ma marraine, ma mère nous aime tant, mon frère et moi, elle est si dévouée à notre bonheur, que, rien qu'en me voyant pleurer, elle m'accorderait tout ce que je voudrais; et quand même Robert (c'est Robert Gervais qu'on l'appelle) serait un simple garçon de ferme sans un denier vaillant, elle m'aurait dit : « Tu l'aimes? prends-le... Quel jour faut-il avertir M. le curé ? » Mais ce n'est plus cela... par malheur ! (Essuyant une larme.) Oh ! non, ce n'est plus cela.

BLANCHE.

Eh bien ! qu'est-ce donc ?

LOYSE.

Robert, qui, il y a six mois, avait dix-neuf ans et demi, a vingt ans maintenant.

BLANCHE.

Naturellement !

LOYSE.

Ce qui fait qu'il est soldat, soldat de la république.

BLANCHE.

O ciel !

LOYSE.

Il est dans les bleus... il est dans notre pays, je l'ai vu le jour du marché à Vannes... Je n'ai pas pu lui parler... mais c'était lui, j'en suis sûre, qui défilait à son rang, le fusil sur l'épaule... il allait se battre contre les nôtres.

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu me dis là !

LOYSE.

Aussi, depuis ce moment, j'ai fait tous mes efforts pour ne plus penser à lui... je n'ai pas pu... et c'est là ce qui me désole... Ne parlez pas de cela, ma marraine, ni à ma mère, ni à mon frère... car à l'idée seule que je peux aimer un bleu... « Les bleus ont tué ton père ! » qu'ils me diraient. Les filles du pays me montreraient au doigt, et vous-même, ma marraine...

BLANCHE.

Tais-toi.

LOYSE.

Oh ! je le vois bien, vous me regardez comme une misérable.

BLANCHE.

Non, non, mon enfant; mais cet amour-là, il faut y renoncer, il faut le bannir de ton cœur. Il est de ces sentiments si doux qu'on ne peut s'empêcher de désirer, bien qu'ils ne soient pas permis; mais le devoir ne le veut pas, et c'est lui seul qu'il faut écouter... C'est ce que tu feras, mon enfant, et comme une brave fille de Bretagne... Tu souffriras avec résignation et en silence, et si le courage te manque, tu viendras près de moi, je t'en donnerai.

LOYSE, se jetant dans ses bras.

Ah ! ma marraine !

BLANCHE, écoutant.

Quel est ce bruit ?

SCÈNE VI.

LOYSE, BLANCHE, LE MARQUIS, QUELQUES
GARDE-CHASSE, tenant ROBERT.

QUATUOR.

LE MARQUIS, entrant et parlant à la cantonade.
C'est un ennemi, c'est un traître,
C'est un espion, soyez-en sûrs,
Qui du parc franchissait les murs ;
Mais bientôt nous saurons connaître
Ses desseins.

BLANCHE.

Qu'est-ce donc ?

LE MARQUIS, montrant Robert qu'on amène.

Un bleu,

Qui venait en maraude en ce château !

LOYSE, à part et apercevant Robert.

Grand Dieu !

ENSEMBLE.

LOYSE.

Surprise nouvelle,
C'est lui que j'ai vu ;
D'une peur mortelle
Mon cœur est ému.

LE MARQUIS, souriant.

Capture nouvelle,
Trophée imprévu !
Qui chez nous appelle
Ce bel inconnu ?

BLANCHE, regardant tour à tour Loyse et Robert.

Pourquoi tremble-t-elle ?
Et quel air ému !
Qui chez nous appelle
Ce jeune inconnu ?

ROBERT, regardant Loyse.

Je la vois, c'est elle,
Le ciel m'est rendu !
Ivresse nouvelle
Pour mon cœur ému !

LE MARQUIS, à Robert.

En ce château, pendant la trêve,
Qui t'amenait ? réponds-moi.

ROBERT, regardant Loyse.

Non.

LE MARQUIS.

Palsambleu ! la réponse est brève,
Et surtout elle est sans façon.
Au moins, mon jeune camarade,
De ces remparts, tu nous diras
Pourquoi tu tentais l'escalade ?
(Robert regarde Loyse et garde le silence.)

LE MARQUIS, avec impatience.

Parleras-tu ?

ROBERT.

Je ne parlerai pas.

LE MARQUIS.

Dans quel dessein ?

ROBERT.

Je n'en ai pas,
Je n'en ai pas,
Je n'en ai pas.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

C'est tenter ma colère ;
Prends garde, téméraire !
Rien ne peut t'y soustraire,
Livre-moi tes secrets.
Sinon, pour récompense
D'un coupable silence,
A l'instant ma vengeance
Va punir tes projets.

LOYSE.

Insensé, téméraire,
C'est tenter sa colère ;
Rien ne peut le soustraire
A son terrible arrêt.
Ses coups il les défie,
Et pour moi, son amie,
Au péril de sa vie,
Je garde mon secret.

ROBERT, à part.

Non, non, je dois me taire,
Et sur moi, téméraire,
Dût sa juste colère
Prononcer mon arrêt.
Ses coups, je les défie,
Et pour ma jeune amie,
Au péril de ma vie,
Je garde mon secret.

BLANCHE, au marquis.

Calmez votre colère,
Il persiste à se taire ;
Mais bientôt, je l'espère,
Il dira son secret.
Risquer ainsi sa vie
C'est ivresse ou folie ;
Un instant, je vous prie,
Suspendez votre arrêt.

LE MARQUIS.

C'est un espion, c'est évident.

(Aux garde-chasse qui sont restés au fond du théâtre.
Dans la cour du château, fusillé sur-le-champ.)

Allez, et qu'on l'emmène.

LOYSE, à part.

Ah ! d'effroi... mon cœur a frémi.

(Bas à Blanche contre laquelle elle se serre en tremblant.)

Ma marraine !

BLANCHE.

Eh bien ?

LOYSE.

Ma marraine !

BLANCHE, se retournant et la regardant.
Qu'as-tu donc ?

LOYSE, prête à se trouver mal.

Je me meurs... C'est lui !

BLANCHE, se retournant vers les garde-chasse qui em-
mènent Robert.

Arrêtez ! arrêtez !..

LE MARQUIS, étonné.

Quel est votre dessein ?..

BLANCHE.

Un seul mot à vous, mon cousin.

PREMIER COUPLET.

En ce château, les dames de ma race
 Avaient un droit par le temps aboli,
 Et que de vous je réclame aujourd'hui !
 Un noble droit, celui de faire grâce.
 Oui, mon cousin, daignez me l'octroyer :
 A moi les jours du pauvre prisonnier.

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

C'est là ce don qu'il faut vous octroyer ?
 Quoi ! vous voulez les jours du prisonnier !

BLANCHE ET LOYSE, les mains jointes.

Oui, mon cousin, } ah ! daignez octroyer
 Oui, Monseigneur, }
 Les jours, les jours du pauvre prisonnier !

ROBERT, regardant Blanche.

Ange du ciel, qui pour moi viens prier
 Et demander les jours du prisonnier !

LE MARQUIS.

C'est à moi d'obéir, ô noble châtelaine !
 Vous le voulez, qu'il soit donc épargné !

(Aux garde-chasse.)

Allez, et qu'on l'emmené !

Dans la tour du château qu'il soit emprisonné.

BLANCHE, aux gardes.

Non pas !

(S'adressant au marquis.)

DEUXIÈME COUPLET.

C'est aujourd'hui mon jour de naissance ;
 Vous le savez, et, comblant tous mes vœux,
 Vous ne pouvez, chevalier généreux,
 Me refuser entière obéissance.
 Oui, mon cousin, oui, daignez octroyer
 La liberté du pauvre prisonnier !

ENSEMBLE.

LE MARQUIS.

Il faut encore, il faut donc octroyer
 La liberté du pauvre prisonnier.

BLANCHE ET LOYSE.

Oui, mon cousin, } oui, daignez octroyer
 Oui, Monseigneur, }
 La liberté du pauvre prisonnier.

ROBERT.

Ange du ciel, qui pour moi viens prier,
 Ah ! sois béni du pauvre prisonnier !

LE MARQUIS, faisant signe aux gardes de s'éloigner, et
 s'adressant à Blanche.

Peut-on vous refuser ? Soyez donc satisfaite.

BLANCHE, bas à Loyse.

Es-tu contente ?

LOYSE, à demi voix.

Ah ! c'est comblant tout mon espoir !

LE MARQUIS, à Robert.

Allons, va-t'en... bats en retraite.

ROBERT, à part.

Partir, ô ciel !

(Bas à Loyse.)

Je venais pour vous voir.

LOYSE, à voix basse.

Ne me revoyez plus jamais, je vous en prie

ROBERT, avec douleur.

Ah ! le sort m'est fatal !

LE MARQUIS, le regardant en riant.

On dirait, par ma foi,

Qu'il a regret de vivre, et que sa seule envie
 Est d'être fusillé ; pourquoi ?

Vous pouvez, à présent, nous apprendre pourquoi ?

ENSEMBLE.

REPRISE DU PREMIER MOTIF.

ROBERT.

Non, non, je dois me taire,
 Non, non... j'y persévère !
 Dussiez-vous, plus sévère,
 Révoquer votre arrêt.
 Non, non, l'on me supplie,
 C'est là ma fantaisie,
 Même au prix de ma vie,
 Je garde mon secret.

LOYSE.

Eauce ma prière,
 Daigne, ô Dieu tutélaire !
 Dérober à ma mère
 Ces funestes secrets.
 Mon Dieu ! fais que j'oublie
 Son image chérie ;
 Puissé-je de ma vie
 Le bannir à jamais !

LE MARQUIS.

La chose est singulière,
 Il persiste à se taire,
 Et c'est par caractère
 Un cavalier discret.
 En vain on le supplie,
 C'est là sa fantaisie,
 Même au prix de sa vie,
 Il garde son secret.

BLANCHE.

Daigne, ô Dieu tutélaire !
 Entendre sa prière,
 Et cacher à sa mère
 Ces funestes secrets.
 Fais que ton cœur oublie
 Une image chérie !
 Que loin de lui sa vie
 S'écoule désormais.

(Robert s'éloigne par le fond en jetant un dernier regard
 sur Loyse qui détourne la tête.)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, excepté Robert, JEAN, paraissant à
 la porte de l'appartement du fond.

JEAN.

Ma sœur Loyse, ma mère te demande.

LOYSE, essayant vivement ses larmes.

J'y vais, mon ami, j'y vais. (Elle sort par la porte à
 gauche.)

JEAN, à Blanche.)

Je venais, Mademoiselle.

BLANCHE.

Je suis à vous. (S'approchant du marquis.) Merci, mon cousin, vous avez fait là une bonne action.

LE MARQUIS.

Qui ne me semble pas trop raisonnable et que je ne comprends pas encore; mais si on comprenait, l'obéissance n'aurait plus de mérite.

BLANCHE.

Aussi, vous en avez beaucoup à mes yeux.

LE MARQUIS.

Moins que vous ne croyez, car j'avais aussi, de mon côté, ma cousine, une grande faveur à vous demander.

BLANCHE.

Parlez.

LE MARQUIS.

Les nouvelles que j'ai reçues du marquis de Tinténac, votre père, sont graves. (Jean, qui s'était avancé lentement et en rêvant jusqu'auprès de Blanche, s'arrête en ce moment, entend les dernières paroles du marquis et veut s'éloigner.)

BLANCHE.

Restez, Jean. (S'adressant au marquis.) Vous pouvez parler devant lui. Mon père m'a toujours dit qu'il nous était dévoué, qu'il se ferait tuer pour nous.

JEAN, vivement.

Le croyez-vous, Mademoiselle?

BLANCHE, avec émotion.

Oui.

JEAN.

Merci, Mademoiselle.

BLANCHE, se retournant vers le marquis.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

La trêve va être rompue, un soulèvement général se prépare; toutes les paroisses appellent nos paysans aux armes, pour recruter l'armée de Stofflet et de Charette, qui se sont réunies et qui marchent contre le général Hoche; de plus Her-vil et Sombreuil, avec qui le marquis de Tinténac s'est entendu, ont secondé ce mouvement, en débarquant sur nos côtes à la baie de Quiberon, et votre père m'ordonne de me tenir prêt à le rejoindre, moi et les seigneurs des environs, pour marcher les premiers en avant.

BLANCHE, avec terreur.

O ciel !

LE MARQUIS.

C'est trop juste; il faut bien, nous autres gentilshommes, nous faire tuer un peu pour donner l'exemple et encourager les autres. J'attends donc le signal que votre père me promet, sa croix de Saint-Louis qu'il m'enverra dès qu'il faudra partir... Ce sera demain, après-demain... qui sait ? Mais auparavant, il m'exprime une volonté, un désir que je dois vous soumettre, ma cousine.

BLANCHE.

Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS.

Quoiqu'une pareille marque de bonté doive combler tous mes vœux, elle n'aurait de prix pour moi qu'approuvée par vous... Voici la lettre de votre père... veuillez la lire, ma cousine, et, prêt à obéir quoique vous décidiez... je vais auprès de votre tante, mademoiselle de Tinténac, attendre votre réponse. (Il salue Blanche, lui baise la main avec respect et sort par la porte de droite.)

SCÈNE VIII.

JEAN, BLANCHE.

BLANCHE, regardant quelque temps avec étonnement la lettre qu'elle tient, et qu'elle se décide enfin à lire.

O ciel !

JEAN, s'approchant d'elle vivement.

Qu'est-ce donc ?

BLANCHE.

Une nouvelle à laquelle j'étais loin de m'attendre. (Avec émotion.) Mais vous et votre famille et votre mère, vous nous portez trop d'attachement pour que vous ne soyez pas des premiers à qui j'en fasse part.

JEAN.

Parlez, mademoiselle... parlez...

BLANCHE.

Voici ce que mon père écrit à mon cousin, là... à cet endroit.

JEAN, lisant.

« La campagne qui se prépare sera la dernière, elle sera décisive; j'ignore quelle en sera l'issue. Dieu aidant, je ne m'y épargnerai pas; mais la pensée que je peux laisser ma fille seule au monde et sans soutien pourrait m'empêcher de m'exposer comme doit le faire celui qui commande et qui doit l'exemple. Je désire donc, et ma fille comprendra, j'en suis sûr, cette volonté qui sera peut-être la dernière, je désire qu'au reçu de cette lettre, mon neveu soit, dans la chapelle du château, et en présence de mademoiselle de Tinténac, ma sœur, uni à sa cousine Blanche. »

JEAN.

PREMIER COUPLET.

Un nom glorieux,
Fortune et naissance,
Tout brille à vos yeux
Dans cette alliance.

Ah! nous en sommes heureux,
Bien heureux !

Aussi, d'un ami fidèle,
Recevez, Mademoiselle,
Les compliments et les vœux !

DEUXIÈME COUPLET.

Selon votre cœur
L'amour vous engage,

Et tout est bonheur
En ce mariage.

Ah! nous en sommes heureux,
Bien heureux!

Aussi, d'un ami fidèle,
Recevez, Mademoiselle,
Les compliments et les vœux!

(Il lui rend sa lettre.)

BLANCHE, avec émotion.

Merci, Jean!...

(Elle sort par la porte à droite, Jean cache sa tête entre ses mains, se laisse tomber sur un fauteuil près de la table à gauche, et éclate en sanglots.)

SCÈNE IX.

YVONNE, entrant par la gauche, et apercevant son fils
JEAN à gauche, près de la table.

YVONNE, courant à lui.

Mon fils! mon fils!... tu pleures?

JEAN, vivement, et couvrant ses yeux.

Non, ma mère, non, ce n'est pas vrai.

YVONNE.

Et ton visage est baigné de larmes comme la
sœur que je quitte à l'instant... Moi qui avais juré
à votre père de faire votre bonheur à tous deux, de
ne rien épargner pour cela, que puis-je donc faire,
dis-le-moi, dis-le-moi, mon garçon? Est-ce notre
fortune qu'il te faut? est-ce ma vie?

JEAN.

Non, ma mère.

YVONNE.

Mais pourquoi ton chagrin? Il y a une raison.

JEAN.

Ne me la demandez pas.

YVONNE, avec reproche.

Tes chagrins sont à moi... ils m'appartiennent...
tu ne peux pas les garder pour toi tout seul.

JEAN.

Je ne peux pas vous les dire.

YVONNE.

Et moi, je veux les connaître... je le veux, moi,
la mère... tu parleras, je l'ordonne!

JEAN, hésitant.

Eh bien! ma mère... je ne voulais pas vous le
dire... il faut que je parle.

YVONNE, poussant un cri.

O ciel!

DUO.

JEAN.

Voici les périls et la guerre,
Et, lorsque part tout le pays
Près de ma sœur et de ma mère,
Caché, je reste en mon logis.

YVONNE, levant les yeux au ciel avec douleur.

Ainsi, mon Dieu! parlait son père.

JEAN.

Fidèles à leur noble tâche,
Contre les bleus ils marcheront;

Et moi l'on me traite de lâche,
Et la rougeur couvre mon front.

YVONNE, de même.

Ainsi, mon Dieu! parlait son père.

JEAN, avec exaltation.

Non non!

(Avec force.)

A l'infamie, à la misère,
Moi, je préfère le danger!
Viens, guide-moi, mon noble père,
Je veux mourir ou te venger!

YVONNE, à genoux et priant. Chant suave et doux.

Mon Dieu, qui voyez ma misère,
De lui détournez le danger,
Et venez inspirer sa mère,
Qui ne peut plus le protéger!

(Yvonne, après avoir prié, se relève résignée, et s'approche
avec douceur de son fils.)

O mon enfant! pardonne,
Si j'ai manqué de cœur;
Puisque l'honneur l'ordonne,
N'écoute que l'honneur.
Va-t'en, pars pour la guerre,
Et parfois pense à moi;
Mon fils, pense à ta mère,
Qui se meurt loin de toi...

(Se reprenant.)

Non, non! pense à ta mère
Qui priera Dieu pour toi.

JEAN, attendri et hésitant.

Oh! douleur trop cruelle!
En voyant votre effroi,
J'hésite malgré moi;
Mon courage chancelle.

YVONNE, avec force.

Non, non, mon fils! non, que mon désespoir
Ne te détourne point ici de ton devoir!

Ne vois pas mes larmes;

N'écoute plus mes alarmes.

Que la douleur se taise où l'honneur a parlé.

Faible femme, mon cœur un instant a tremblé!

Mais, toi...

(Allant prendre le fusil qui est contre la table et le lui don-
nant. — Reprise du premier motif chanté par Jean. —
Avec exaltation.)

Va, mon fils! armé par ta mère,
Brave sans crainte le danger!
Va! sois vainqueur! venge ton père,
Et reviens pour me protéger.

JEAN, se courbant devant sa mère et reprenant le premier
motif chanté par Yvonne.

Bénissez-moi, ma bonne mère,
De moi détournez le danger,
Et que votre image si chère
Viennne en tout temps me protéger.

YVONNE, se jetant à son cou et l'embrassant en pleurant.
Et maintenant,

Mon fils chéri, mon pauvre Jean,
Dieu te l'ordonne... va-t'en!
Avec ma joie et mon bonheur... va-t'en!

JEAN.

Ma mère.. adieu, ma bonne mère!

Que votre sainte prière
Guérisse mon tourment !
Ma mère, ma bonne mère,
Bénissez votre enfant !

ENSEMBLE.

YVONNE.

Mon fils chéri, mon pauvre Jean,
Je te bénis... va-t'en ! va-t'en !

JEAN.

Ma mère, ma bonne mère,
Bénissez votre enfant !

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LOYSE.

LOYSE.

Ah ben ! voilà une nouvelle... et à laquelle je
ne m'attendais guère.

YVONNE.

Qu'est-ce donc ?

LOYSE.

Moi surtout qui ai vu Mademoiselle il y a à
peine deux heures, et elle ne m'en avait pas dit
un mot.

YVONNE, avec impatience.

De quoi ?

LOYSE.

De son mariage.

YVONNE, étonnée.

Notre demoiselle, mademoiselle de Tinténac ?

JEAN, cherchant à cacher son émotion.

Oui, ma mère, elle doit se marier avec son
cousin.

LOYSE, haussant les épaules.

Se marier ! ah bien oui !

JEAN, vivement, avec joie.

C'est rompu ? ça ne se fera pas ?

LOYSE.

C'est fait.

JEAN, se contenant à peine.

C'est fini !

LOYSE.

On n'a pas idée d'une chose pareille... on n'a
prévenu personne... M. le marquis et Mademoi-
selle étaient dans la chambre de leur tante. Celle-
ci s'est fait porter, toujours dans son fauteuil, jus-
que dans la chapelle du château, où l'aumônier,
qu'on avait averti, est descendu et leur a donné la
bénédiction nuptiale ; seulement alors, et quand
la cérémonie a été célébrée, on a annoncé la nou-
velle à tous les gens de la maison, de là elle s'est
répandue dans le village ; aussi voilà tous les pay-
sans qui accourent en habits de fête... et, pour
être improvisée, ça n'en sera pas moins beau.
(Avec joie.) C'est superbe !

YVONNE, regardant son fils et voulant imposer silence

à Loys.

Tais-toi !

LOYSE.

Et les cloches de la paroisse... les ferez-vous
taire aussi ?.. Entendez-vous quel carillon?..

SCÈNE XI.

(On entend au dehors sonner les cloches du château
et du village.)

ENSEMBLE.

LOYSE, galement, sur le devant du théâtre.

Comme les cloches sonnent,

Et quel son enchanteur

Quand elles carillonnent

L'amour et le bonheur !

CHOEUR, au dehors du théâtre.

Jusqu'au ciel, cloche pieuse,

Portez vos divins concerts !

Que vos voix religieuses

Retentissent dans les airs.

JEAN ET YVONNE.

A la cloche qui sonne,

Qui sonne son malheur,

Mon cœur tremble et frissonne.

Son cœur tremble et frissonne.
Je me meurs de douleur.

(Les paysans et paysannes, en habits de fête, se répandent
sur le théâtre ; paraissent le marquis et Blanche, habillés
en mariés. Jean et sa mère tressaillent à leur vue.)

ENSEMBLE.

JEAN.

O jour fatal, chaîne éternelle,
Qui vient combler mon désespoir !

A mon secours en vain j'appelle

Et la raison et le devoir !

LE MARQUIS.

O jour heureux ! chaîne éternelle,
Qui vient combler tout mon espoir !

Oui, j'en suis fier, c'est la plus belle
Qui m'a soumis à son pouvoir.

BLANCHE.

Mon père, l'épouse nouvelle
Vient d'obéir à ton pouvoir,

Et restera toujours fidèle

A l'honneur ainsi qu'au devoir.

YVONNE, regardant son fils.

Je comprends la douleur cruelle
Qu'en ses traits, hélas ! je crus voir.

Ah ! qu'à leurs yeux rien ne révèle
Sa souffrance et son désespoir !

LOYSE.

Qu'il est heureux et qu'elle est belle !

Le ciel a comblé leur espoir,

Et, par cette chaîne nouvelle,

De l'amour leur fait un devoir.

CHOEUR.

Qu'il est joyeux et qu'elle est belle !

Leur bonheur fait plaisir à voir.

Célébrons l'union nouvelle
Qui comble ainsi tout leur espoir.

YVONNE, à demi voix à Jean, qui reste accablé par sa douleur.

Mon fils, s'il n'eût fallu que te donner ma vie,
J'aurais dit: La voilà! prends-la, je t'en supplie!

(Montrant Blanche.)

Mais elle, je ne peux, hélas! te la donner!

JEAN, vivement.

Que dites-vous?

YVONNE.

Tais-toi, j'ai su te deviner!

JEAN, cachant sa tête dans ses mains.

Ah! ma mère! ma mère! où fuir?

YVONNE.

Àuprès de moi.

Pleure, car me voilà pour pleurer avec toi.

ENSEMBLE.

JEAN.

O jour fatal, chaîne éternelle,
Qui vient combler mon désespoir!
O ma mère! en mon cœur rappelle
Et la raison et le devoir!

LE MARQUIS.

O jour heureux! chaîne éternelle,
Qui vient combler tout mon espoir!
Oui, j'en suis fier, c'est la plus belle
Qui m'a soumis à son pouvoir.

BLANCHE.

Mon père, l'épouse nouvelle
Vient d'obéir à ton pouvoir,
Et restera toujours fidèle
À l'honneur ainsi qu'au devoir.

YVONNE.

Mon fils, mon fils, reste fidèle
À l'honneur ainsi qu'au devoir,
Et qu'à leurs yeux rien ne révèle
Ta souffrance et ton désespoir!

LOYSE.

Qu'ils sont heureux et qu'elle est belle!
Le ciel a comblé leur espoir,
Et, par cette chaîne nouvelle,
De l'amour leur fait un devoir.

CHŒUR.

Qu'il est joyeux et qu'elle est belle!
Leur bonheur fait plaisir à voir.
Célébrons l'union nouvelle
Qui comble ainsi tout leur espoir.

(À la fin de cet ensemble entrent les joueurs de binou et de cornemuse.)

LE MARQUIS, s'adressant à son intendant.
À tous ces joyeux camarades,
Mon intendant, versez rasades!
Par Notre-Dame de Plevin,
Je veux qu'on leur donne du vin!
Du vin jusqu'à demain matin,
Par Notre-Dame de Plevin!

CHŒUR DES PAYSANS BRETONS,
avec accompagnement de musique.

Chantons, amis, jusqu'à demain,
Un aussi noble suzerain,

Et l'épouse du châtelain
Chantons, amis, jusqu'à demain!

LE MARQUIS, à demi voix, à Jean et à sa mère.

Par les chansons de l'antique Bretagne,
Jusqu'à demain retenez-les;

Pendant ce temps, avec ma charmante compagne,
(Souriant.)

Heureux époux, je disparaîs!

JEAN, à part, avec désespoir.

Ah! c'en est trop! tout est fini pour moi!

YVONNE, cherchant à le calmer.

Non, je suis là, mon fils, pour pleurer avec toi!

REPRISE DU CHŒUR.

Buvons, amis, jusqu'à demain,

À notre noble suzerain,

À l'épouse du châtelain

Buvons, amis, jusqu'à demain!

(Le marquis a pris le bras de Blanche; Jean, sur le devant du théâtre, vient de saisir son fusil; Yvonne l'arrête; les paysans, au fond du théâtre, chantent et dansent; le marquis et sa femme vont s'éloigner; Gildas paraît au fond.)

SCÈNE XII.

JEAN, YVONNE, à gauche, LE MARQUIS, à droite,
LOYSE, au milieu des jeunes filles à droite, PAYSANS
et PAYSANNES au milieu, GILDAS, venant du fond et
regardant le spectacle qui s'offre à ses yeux.

GILDAS.

Quoi! partout des chants et des danses!

(Regardant le marquis prêt à emmener sa femme.)

Et l'époux que l'amour va couronner! Non, non!

(S'approchant du marquis.)

Dieu ne veut pas encor combler nos espérances.

(À demi voix.)

J'ai pour vous un message;

(Montrant sa poitrine.)

Il est là.

LE MARQUIS.

Donne donc!

GILDAS.

Ce soir, à la grande bruyère,

Un jeune fermier du pays

Pour vous à l'instant m'a remis,

Et de la part du vieux marquis,

Ce message important.

LE MARQUIS, regardant l'objet que lui remet Gildas.

La croix de Saint-Louis!

JEAN, regardant le marquis.

Notre chef, qui l'ordonne,

À besoin de nos bras,

Et lui-même il nous donne

Le signal des combats.

Notre sort, je l'ignore,

Mais, guidés par la foi,

Marchons, servons encore

Dieu, l'honneur et le roi.

LE MARQUIS.

(Dernière strette.)

Il m'attend, il ordonne
D'armer pour lui nos bras,
Et lui-même il me donne
Le signal des combats.
De celle que j'adore
Fuyons la douce loi;
Marchons, servons encore
Dieu, l'honneur et le roi.

YVONNE ET BLANCHE.

Eh quoi! l'honneur l'ordonne,
Partir encore, hélas!
Encore, ah! j'en frissonne,
Du sang et des combats!
Mon Dieu! toi que j'implore,
Toi qui vois mon effroi,
Sauve ce que j'adore,
O mon Dieu! rends-le-moi.

GILDAS.

De nouveau l'airain tonne,
Et le fer brille, hélas!
Encore, ah! j'en frissonne,
Encore des combats!
Dans la paix que j'implore,
C'est en vain que j'ai foi;
Verrai-je son aurore
Briller jamais pour moi!

LOYSE ET LES PAYSANS, buvant et dansant.

De la gaieté bretonne
Secondant les éclats,
Le marié nous donne
Le bal et le repas.
Pour lui, buvons encore,
Que le plaisir soit roi,
Et jusques à l'aurore
Suivons sa douce loi.

LE MARQUIS, s'approchant de Blanche, à demi voix.
Blanche, ma bien-aimée, il faut que je vous quitte!

JEAN, à part, avec joie.

Merci, mon Dieu.

LE MARQUIS, de même, lui montrant la croix de Saint-Louis.

Votre père m'attend.

Que l'on doit cette nuit se battre, c'est l'instant
D'être à ses côtés.

BLANCHE.

Ah! de frayeur interdite,

Je tremble.

LE MARQUIS, souriant.

Allons donc! fille et femme et soldat,
Pour nous tous, désormais, la vie est un combat.
Je pars.

JEAN, à demi voix, au marquis.
Mais non pas seul.

LE MARQUIS.

Que dis-tu?

JEAN.

Jc vous suis.

LE MARQUIS, étonné.

Et ta mère?..

JEAN, prenant la main de sa mère.
Tantôt, elle me l'a permis.

YVONNE, avec un sanglot qu'elle se hâte de réprimer.

Moi!

LE MARQUIS.

Taisez-vous!

(Montrant les gens de la noce qui boivent et mangent.)

Que ces enfants, ces femmes

Ignorent encor nos projets.

Aux plus doux plaisirs où se livrent leurs âmes,
Quelques instants encore laissons-les.

(A Jean.)

Et nous?

(A Blanche, à voix basse, avec simplicité.)

Adieu, ma femme!

JEAN, à Yvonne, de même.

Adieu, ma mère!

GILDAS, prenant la main de Jean et à demi voix.

Tu vas te battre?

JEAN.

Nouà!

GILDAS.

J'en suis sûr!

JEAN.

Eh bien! oui.

Tuer les bleus.

GILDAS.

Ou bien être tué.

JEAN.

Tant mieux!

GILDAS, avec douleur.

Oui, frère contre frère encor! O mon pays!

Sous les mêmes drapeaux quand marcheront les fils!

ENSEMBLE, mouvement vif et animé.

LE MARQUIS.

Notre chef nous ordonne
D'armer pour lui nos bras,
Et lui-même il nous donne
Le signal des combats.
De celle que j'adore
Fuyons la douce loi,
Marchons, servons encore
Dieu, l'honneur et le roi.

JEAN.

Notre chef nous ordonne
D'armer pour lui nos bras,
Et lui-même nous donne
Le signal du combat.
Notre sort, je l'ignore;
Mais, guidés par la foi,
Marchons, sauvons encore
Dieu, l'honneur et le roi.

BLANCHE ET YVONNE.

Que l'honneur leur ordonne
De nous quitter, hélas!
Encore, ah! j'en frissonne,
Le signal des combats!
Mon Dieu! toi que j'implore,
Toi qui vois mon effroi,
Sauve ce que j'adore,
O mon Dieu! rends-le-moi.

GILDAS.

De nouveau l'airain tonne
Et le fer brille, hélas!

Encore... ah! je frissonne,
Encore des combats.
Dans la paix que j'implore,
C'est en vain que j'ai foi;
Verrai-je son aurore
Briller jamais pour moi!
LOYSE ET LES PAYSANS.
De la gaieté bretonne
Secondant les éclats,
Le marié nous donne
Le bal et le repas.

Pour lui buvons encore,
Que le plaisir soit roi,
Et jusques l'aurore
Suivons sa douce loi.

(La danse et les chants continuent toujours. Le marquis et Jean disparaissent par la porte à droite. Gildas, Blanche et Yvonne la suivent des yeux.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur d'une ferme : à gauche, une alcôve avec deux rideaux; à droite, un four; porte au fond et grandes croisées donnant sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNE, à gauche, assise devant son rouet, et rêvant;
LOYSE, à droite, près du four, et pétrissant une galette.

ROMANCE.

PREMIER COUPLET.

YVONNE, rêvant sans travailler.
Longtemps pour la pauvre mère,
Bien longtemps s'est écoulé,
Depuis que de ma chaumière
Mon bonheur s'en est allé,
Mon fils, mon fils, s'en est allé.

(Se remettant à tourner son rouet.)

Pendant mon ouvrage,
C'est sa douce image
Que toujours je vois,
Et de ma quenouille,
Le lin qui s'embrouille,
Casse entre mes doigts.

Mon fils, mon fils, en tous lieux je te vois.

(Elle tombe plongée dans ses rêveries.)

LOYSE, à droite, apportant sur un plateau la galette qu'elle vient de pétrir et d'étaler en rond.)

CHANSONNETTE.

La belle galette!
Grâce à ma recette,
La voilà parfaite;
Voyez, goûtez-en.
Comme elle est beurrée!
Comme elle est sucrée!
Je l'ai préparée
Pour mon frère Jean.

(Elle va la mettre au four pendant qu'Yvonne chante le second couplet de sa romance.)

DEUXIÈME COUPLET.

YVONNE.

Mais avant que je meure
Le ciel m'a voulu bénir,
Pour une heure, oui, pour une heure,
Mon bonheur va revenir.

Mon fils... mon fils... va revenir!

(Se mettant à tourner son rouet.)

De joie éperdue,
Que je suis émue,
A peine j'y vois!
Et de ma quenouille,
Le lin qui s'embrouille
Casse entre mes doigts.

Mon fils... mon fils... déjà je te revois!

LOYSE, regardant du côté du four.

Quelle pâte fine,
En fleur de farine!
Aussi quelle mine
Elle vous aura!
Par mon savoir-faire,
Croquante et légère,
Aussi c'est mon frère
Qui la mangera.

(Elle va la chercher dans le four et l'apporte sur son plateau.)

ENSEMBLE.

YVONNE.

De joie éperdue,
Que je suis émue,
A peine j'y vois!
Et de ma quenouille,
Le lin qui s'embrouille,
Casse entre mes doigts.

Mon fils... mon fils... je crois que je te vois,
C'est toi... c'est toi que je revois.

LOYSE.

La belle galette,
Comme elle est bien faite
Et blonde et coquette!
Enfin la voilà!
Par mon savoir-faire,
Croquante et légère,
Et c'est mon bon frère
Qui la mangera.
Ah! ah! ah! ah! ah!

(Finir par des vocalises.)

LOYSE.

Mais vous me répondez au moins, ma mère, que ça n'est pas une fausse joie... vous êtes sûre qu'il viendra cette nuit?

YVONNE.

Si j'en suis sûre... c'est André Guillou, le petit herger, qui l'a vu et qui lui a parlé ce matin, à six lieues d'ici.

LOYSE.

Est-il bien portant?

YVONNE, naïvement.

Oui, oui.. quoique depuis trois mois toujours au feu, et il a dit à André Guillou : « Si tu vois ma mère, apprends-lui en secret que notre division, celle de M. Charette, doit camper ce soir à une lieue du village... et il y aura bien du malheur si dans la nuit je ne parviens pas à m'échapper et à aller passer quelques heures à la ferme. »

LOYSE.

Il a dit cela?

YVONNE.

Depuis ce moment je n'existe plus... Dire que Jean va venir, que je vais le revoir, l'embrasser!.. Je ne peux pas y croire, j'en deviendrai folle... Je viens de préparer sa chambre.

LOYSE.

Est-ce qu'il aura le temps de dormir?

YVONNE.

Le temps de se reposer une heure ou deux dans un lit bien blanc... il y a si longtemps que cela ne lui est arrivé, ce pauvre garçon!.. Et son souper, t'en es-tu occupée?

LOYSE.

Je crois bien! la soupe au lard et les crêpes... un repas de prince... c'est sur le feu... et, dans ce moment, j'achevais de pétrir et de mettre au four une superbe galette; vous savez qu'il les aime.

YVONNE.

C'est bien à toi! tu es une bonne fille! (Elle l'embrasse à plusieurs reprises.)

LOYSE.

Vous êtes distraite, ma mère! ce n'est pas moi que vous embrassez.

YVONNE.

C'est vrai!.. (A part.) Mon pauvre Jean!.. (Haut.) Mets le couvert.

LOYSE.

Nous avons le temps.

YVONNE.

C'est égal.

LOYSE.

Il n'est pas près d'arriver.

YVONNE.

Ça le fera venir... Je descends à la cave chercher notre meilleur vin... du vin vieux...

LOYSE.

Je vais y aller, ne vous donnez pas la peine...

YVONNE.

Ça m'occupe... ça me fait passer le temps. (Écoute.) Tais-toi!

LOYSE.

Comme vous voilà pâle et tremblante!

YVONNE.

On marche au dehors... si c'était lui!

LOYSE.

Ce n'est pas possible... c'est trop tôt.

YVONNE.

Si c'était lui... Jean... mon fils!.. Non! c'est Gildas... Silence devant lui.

SCÈNE II.

YVONNE, se remettant à son rouet; LOYSE, mettant le couvert; GILDAS.

GILDAS.

Vous vous portez bien, mère Yvonne?

YVONNE.

Très-bien.

GILDAS.

Et vous, mam'selle Loyse?

LOYSE.

A merveille... vous voyez.

GILDAS, la suivant des yeux.

Comme une fille active, qui s'occupe toujours... qui met le couvert.

YVONNE.

Il faut bien qu'on s'occupe... y trouvez-vous à redire?

GILDAS.

Non, vraiment... je suis, vous le savez, pour que tout le monde vive!.. et chez nous, depuis quelque temps, on n'en prend guère le chemin. Il paraît qu'hier, à quelques lieues d'ici, on s'est rudement battu.

YVONNE, avec effroi.

Est-ce ça qui vous amène?

GILDAS, avec indifférence.

Moi?... non!

YVONNE, de même.

Qu'est-ce donc?

GILDAS.

Le vent siffle... il ne fait pas chaud...

YVONNE, pensive.

Oui, pour ceux qui sont dehors.

GILDAS.

Justement... J'ai dit: madame Yvonne me permettra de m'asseoir un instant au coin de sa cheminée...

YVONNE, sèchement.

Asseyez-vous... Loyse, mets du bois dans l'âtre. (A Gildas.) Chauffez-vous... et puis je ne vous retiens plus.

LOYSE, à Gildas, qui vient de déposer sa balle et qui se chauffe près du feu.

Comment va votre commerce, monsieur Gildas?

GILDAS.

Le commerce déteste les coups de fusil.

LOYSE.

De sorte que vous ne faites rien ?

GILDAS.

Il y a des jours ! Aujourd'hui, par exemple, (se tournant vers Yvonne, qui ne l'écoute plus.) j'ai fait une bonne journée, madame Yvonne.

YVONNE.

Tant mieux pour vous.

GILDAS.

J'ai gagné un petit écu que voilà.

LOYSE.

Et comment cela ?

YVONNE.

En espionnant, peut-être ?

GILDAS, froidement.

C'est possible. M. le maire m'a employé toute la journée à des écritures ; car je sais écrire, vous le savez, et il m'en fait faire sous sa dictée.

LOYSE.

Quoi donc ?

GILDAS.

Je ne sais pas trop ; ça ressemblerait à des billets de logement.

YVONNE, à part.

O ciel !

LOYSE.

Et pourquoi cela ?

GILDAS.

Il paraît qu'on attend... ce soir... bien tard, à la nuit, un détachement de bleus...

YVONNE, se levant.

Eh bien ! achève donc... achève...

GILDAS, machinalement.

A quoi bon ? vous disiez que je suis un espion.

YVONNE, avec impatience.

Eh non !.. Ces billets de logement, pour qui ?

GILDAS.

Pour tous les notables du pays.

YVONNE, tremblante.

En suis-je ?

GILDAS.

Vous?... Autant que je puis me rappeler, vous avez quatre soldats à nourrir et loger pour cette nuit.

YVONNE, poussant un cri de rage.

Ah !... (A part.) Au moment où j'attends mon fils !

GILDAS, se chauffant toujours.

J'oubliais de vous dire que, dans la matinée, j'avais causé avec André Guillou, le petit berger.

YVONNE, hors d'elle-même, à Loyse.

Tu l'entends?... C'est lui qui est cause de tout... c'est lui qui les envoie exprès chez moi... Tu vois bien que c'est un traître... un espion.

LOYSE, s'élançant près d'elle, et à demi voix.

Ma mère !.. Au nom du ciel !..

YVONNE.

A quoi bon me contraindre ? Qu'il me dénonce, s'il veut !

GILDAS.

Moi !.. Prenez garde, madame Yvonne... La personne qui vous dénoncerait, ce serait plutôt vous-même. Ce couvert... cette nappe si blanche... cet air de fête... A coup sûr ce n'est pas moi que vous attendiez.

YVONNE.

O ciel !

GILDAS.

Et cette galette dont le parfum réjouit l'odorat... je n'ai pas idée, mam'selle Loyse, que ce soit pour moi que le four chauffe.

LOYSE, troublée.

Comment, Monsieur ! vous pourriez supposer...

GILDAS.

Moi... supposer que vous attendez un amoureux ! Allons donc !... Vous êtes trop honnête fille pour ça ; je pense que vous et votre mère vous vouliez tout uniment souper toutes deux en famille... et que quatre convives... non invités, arrivant à l'improviste avec des appétits féroces et des moustaches idem, ça pouvait être gênant... et dangereux !... Voilà pourquoi je vous ai prévenues. Après cela, mettez que je n'ai rien dit, et faites comme vous voudrez. (Il se relève et reprend sa balle, qu'il replace sur son dos.)

LOYSE, à voix basse à sa mère, qui est restée la tête cachée dans ses deux mains.

Il a raison, ma mère. Si mon frère, qui va venir, tombait entre les mains des bleus ?

YVONNE.

Va... cours !.. Attends-le au carrefour des Trois-Rochers... Il est impossible que Jean ne passe par là... prévien-le... dis-lui... (Avec désespoir.) Ah !... c'est moi qui le renvoie !... c'est moi qui lui dis de ne pas venir... Plus heureuse que moi, tu le verras, tu l'embrasseras. (Embrassant plusieurs fois Loyse.) Tiens... tiens... de ma part. (Loyse prend son manteau de laine et sort en courant par le fond.)

SCÈNE III.

YVONNE, GILDAS.

GILDAS, la regardant.

Pauvre femme ! C'est sur moi que sa colère et sa douleur sont tombées... Elle aurait encore envie de me dire des injures, et elle n'ose plus. (Il s'approche d'elle.) Adieu, madame Yvonne !

YVONNE.

Restez, monsieur Gildas.

GILDAS, la regardant quelque temps en silence.

Écoutez... Si ça peut vous soulager de m'appeler traître, ne vous en faites pas faute ; si vous pouvez même trouver quelque chose de plus désagréable encore et de plus pénible... de vous je l'entendrai

sans me fâcher, sans me plaindre. Voici pourquoi : vous avez un fils, moi, j'en ai eu deux autrefois.

YVONNE, levant la tête.

Vous !

GILDAS.

Biaux et vaillants comme le vôtre : l'un partit comme Jean, votre garçon, pour l'armée vendéenne ; l'autre me fut pris par la réquisition... Il marchait dans les rangs des bleus, et tous les deux dans la même affaire, combattant face à face, furent blessés à mort, l'un par l'autre peut-être.

YVONNE, poussant un cri.

Ah !...

GILDAS, avec force.

N'importe d'où vienne la guerre civile, la guerre entre frères je la déteste ! je la maudis ! Je ne connais ni parti, ni couleur, ni drapeau... Il n'y a plus pour moi qu'un seul cri... Meure la discorde ! et vive la France !

YVONNE, étendant le bras vers lui.

Monsieur Gildas !

GILDAS.

Je n'ai plus rien à perdre, je n'ai plus de fils ; mais tant que je vivrai, j'empêcherai que ce malheur arrive à d'autres !

YVONNE.

Pardon... pardon...

GILDAS.

Voilà comment je suis maintenant de tous les partis. Quant à vous, j'ajouterai un mot. Après l'affaire dont je vous parlais, un jeune soldat... un Vendéen... mortellement blessé... fut apporté... ici... dans votre ferme. Vous n'avez pu le sauver, mais, sans le connaître, vous l'avez soigné jusqu'au dernier moment... C'était mon fils ! Maintenant, madame Yvonne, accablez-moi d'injures, appelez-moi espion, vous en avez le droit, j'en conviens ! Il pourra parfois m'arriver de l'être... mais pour protéger votre fils, lui et d'autres, si je le peux. (Écoulant du côté de la grande porte.) Entendez-vous un bruit de fusils ? On vient de ce côté. Je sors par la porte du jardin... il vaut mieux qu'on ne me voie pas ici... avec vous... on me croirait trop votre ami... Il faut que je sois celui de tout le monde... Adieu ! (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IV.

YVONNE, ôtant vivement le couvert, qu'elle serre dans une armoire.

Hâtons-nous de faire disparaître tous ces apprêts. Mon pauvre fils ! dire que ce bon souper sera mangé par d'autres que par lui. Ah ! ces bleus, je les déteste... et si je n'écoutais que ma colère... Les voici !

SCÈNE V.

YVONNE, ROBERT, ouvrant la porte du fond et se retournant vers la cantonade.

ROBERT.

Par ici, camarades, par ici !.. Comme sous-officier, on me loge seul dans cette ferme... vous êtes placés, vous autres, à l'autre extrémité du village... Bonsoir et bonne chance !

YVONNE, à part.

Trois ennemis de moins, je n'en aurai qu'un à maudire.

ROBERT, se retournant, à Yvonne, qu'il salue militairement.
La maîtresse de cette ferme ?

YVONNE.

C'est moi.

ROBERT.

Voici un billet de logement qui m'a été délivré.

YVONNE, le prenant et le regardant.

Qui m'ordonne de vous nourrir et de vous héberger jusqu'à demain.

ROBERT.

Je suis fâché de vous déranger...

YVONNE.

La peine n'est pas grande : le logement... le voilà... la nourriture... nous n'avons rien, tout nous a été enlevé et pillé.

ROBERT.

Vous ne me devez que ce que vous avez... place au feu, à la table et à la lumière, pas davantage.

YVONNE.

Si c'est ainsi, (Lui montrant le coin du feu.) asseyez-vous au coin du feu... Quant au souper...

ROBERT.

Oh ! dame ! quant au souper, je ne vous cache-rais pas que ça me ferait plaisir de manger un morceau.

YVONNE.

Nous n'avons ici que du pain... du fromage... et de l'eau.

ROBERT.

Merci, Madame, et donnez toujours ! Nous ne trouvons pas tous les soirs d'aussi bons repas, et il paraît délicieux, lorsqu'on a fait dix lieues dans la journée sans aucun reconfort que des coups de fusil.

YVONNE, avec inquiétude.

Des coups de fusil... que vous tiriez ?

ROBERT.

Que nous recevions ! Ce n'est pas cela qui manque en chemin !... De toutes les haies qui bordent la route, on faisait feu sur nous...

YVONNE.

Ah ! les Vendéens se battent bien !

ROBERT.

C'est vrai !.. comme des enragés... on ne peut pas leur refuser ça !

YVONNE.

Aussi vous les détestez...

ROBERT.

Pourquoi ça?... ils obéissent comme nous... Le lieutenant commande : Feu ! et on tire... c'est au petit bonheur...

YVONNE.

Ah ! vous appelez ça un bonheur... vous êtes heureux de massacrer de pauvres paysans qu'on a arrachés à leur foyer !

ROBERT.

Moi ! Plût à Dieu que je fusse encore dans nos champs... à la charrue... Au diable votre ciel de Bretagne... toujours triste et sombre... toujours de la pluie ; et vous appelez ça un pays... tandis que le nôtre, notre Touraine...

COUPLETS.

O beau soleil de la Touraine,
Rends-moi ton éternel printemps,
Que vers vous bientôt je revienne,
Paradis de mes jeunes ans !
O mon pays ! humble chaumière !
Doux foyer où m'attend ma mère,
Si, loin de vous, je dois mourir...
A vous mon dernier souvenir
Et mon dernier soupir !

O campagne de la Touraine,
Qui me rendra ton ciel joyeux,
Ta riant et fertile plaine
Chère à mon cœur, chère à mes yeux !
O mon hameau ! toit solitaire,
Doux foyer où m'attend ma mère,
Si, loin de vous je dois mourir,
A vous mon dernier souvenir
Et mon dernier soupir !

YVONNE.

Votre pays... votre pays ! eh ! que n'y restiez-vous !..

ROBERT.

Parbleu ! nous ne demandions pas mieux... mais a réquisition arrive qui nous dit : En avant, marche !... Qu'on le veuille ou non... faut aller tuer des gens qui ne vous ont rien fait... ou être tué par eux... Ah ! si vous croyez que ça fait plaisir...

YVONNE.

Quoi !.. c'est malgré vous ?..

ROBERT.

Ah ! la maison paternelle est si douce !

YVONNE.

Asseyez-vous donc, monsieur le soldat !

ROBERT.

Et puis, par la pluie et le froid de ce soir... il y a quelqu'un, j'en suis sûr, qui pleure en pensant à moi !

YVONNE.

Et qui donc ?..

ROBERT.

Ma mère...

YVONNE, attendrie et mettant vivement la table.

Ah ! je vais lui donner le souper de Jean ! (Elle

étend la table, met un verre, une assiette, du pain et du lard.)

ROBERT.

Tenez... n'entendez-vous pas ?..

YVONNE.

Quoi donc ?..

ROBERT, riant.

La pluie qui tombe par torrents... c'est comme un déluge.

YVONNE.

Et mon fils !.. (Apercevant Loyse qui entre par le fond, elle court à elle.)

SCÈNE VI.

YVONNE à gauche, LOYSE au milieu, ROBERT à droite, près de la cheminée, et tournant le dos à Loyse.

YVONNE, courant à Loyse.

Eh bien ! quelles nouvelles ?

LOYSE, étant de dessus ses épaules et secouant son manteau trempé par la pluie.

De bien tristes... d'abord un temps affreux...

YVONNE.

Je ne le sais que trop ! Et Jean est parti ?

LOYSE.

Il ne le veut pas... il attendra, s'il le faut, jusqu'au point du jour... un instant favorable pour vous voir et vous embrasser... car il faut absolument qu'il vous embrasse... et qu'il vous parle... de choses importantes...

YVONNE.

Si celui-ci pouvait s'en aller ou s'éloigner un instant.

LOYSE, regardant Robert qui lui tourne le dos.

C'est un bleu !.. Ils sont donc arrivés ?..

YVONNE.

Il est seul ! Mais Jean, où est-il ? dehors !..

LOYSE.

Oui, près de l'église, caché par les branches du gros orme, sur lequel il est monté. (A Yvonne qui fait un pas pour sortir.) Où allez-vous ?

YVONNE.

Près de lui !

LOYSE.

Il vous le défend bien : sortir de la ferme à cette heure, et par un temps pareil... quand le village est rempli de bleus... c'est faire naître des soupçons... c'est vous exposer...

YVONNE.

Ça m'est égal !..

LOYSE.

C'est le livrer lui-même !

YVONNE.

Je reste... j'attendrai !

LOYSE.

Peut-être notre ennemi s'en ira-t-il...

YVONNE.

Non... mais il est fatigué... il va s'endormir...

et peut-être alors... (Lui donnant une assiette.) Tiens, sers-le... car moi je n'en aurais pas la force. (Elle sort par le fond.)

SCÈNE VII.

LOYSE, à gauche, près du buffet; ROBERT, à droite, près de la cheminée, et devant la table.

LOYSE, à part.

Servir cet étranger que je déteste!

(Loyse passe derrière Robert, et pose sur la table le plat qu'elle tenait. Elle se trouve ainsi vis-à-vis de lui. Tous deux lèvent les yeux et se reconnaissent.)

DUO.

ENSEMBLE.

O ciel!.. ô ciel!.. en croirai-je mes yeux!

LOYSE.

C'est lui!

ROBERT.

C'est elle!

LOYSE.

Lui! dans ces lieux!

ENSEMBLE.

LOYSE,

Mon Dieu! je te bénis.
Heureux hasard! bonheur suprême!
Dans l'ennemi
Qui vient ici
Je vois celui que j'aime!
Quand règnent au pays
Haine et combat, nous, je l'espère,
Toujours unis,
Toujours amis,
Nous détestons la guerre.
Oui, désormais pour nous
La paix est notre seul espoir.
Ah! qu'il est doux
De se revoir!

ROBERT.

Mon Dieu! je te bénis.
Heureux hasard! bonheur suprême!
Je viens ici
En ennemi,
Je vois celle que j'aime!
Quand règnent au pays
Haine et combat, nous, je l'espère,
Toujours unis,
Toujours amis,
Nous détestons la guerre.
Oui, désormais pour nous
La paix est notre seul espoir.
Ah! qu'il est doux
De se revoir!

Quoi! cette ferme?

LOYSE.

Est celle de ma mère.

ROBERT.

J'y suis logé...

LOYSE.

Par le droit de la guerre.

ROBERT.

Et c'est à vous...

LOYSE.

A moi de vous servir...

A moi qui dois, qui devrais vous haïr!

ENSEMBLE. REPRISE.

LOYSE.

Mon Dieu! je te bénis, etc.

ROBERT.

Mon Dieu! je te bénis, etc.

ROBERT.

Pour vous mériter... j'ai tâché de me signaler...
je viens d'être nommé sergent.

LOYSE.

Raison de plus pour que ma mère vous déteste...

ROBERT.

Il m'a semblé en effet... qu'elle n'aimait pas beaucoup les bleus...

LOYSE.

Très-peu... et vous encore moins... elle est furieuse... contre vous...

ROBERT.

Et pourquoi cela?

LOYSE.

Vous prenez la place et le lit de mon frère Jean... que votre présence ici... empêche de venir...

ROBERT, vivement.

Est-il possible!... Et pour désarmer votre mère, il faudrait...

LOYSE.

Silence!... c'est elle!

SCÈNE VIII.

LOYSE, YVONNE, ROBERT, assis devant la table.

YVONNE, portant une cruche d'eau, qu'elle pose sur la table.

Tenez... et buvez.

LOYSE, à part.

Une cruche d'eau!... pauvre garçon! ça n'est pas ça que lui tiendra chaud à l'estomac.

ROBERT, toujours mangeant, et s'adressant à Yvonne.

Pardon, madame la fermière, pourriez-vous me dire à quelle heure, chez vous, se ferme la porte?

YVONNE.

Pourquoi?

ROBERT, regardant Loys.

Parce qu'il faut que j'aïlle à l'instant même au quartier général, prendre les ordres du commandant. (Geste de joie d'Yvonne, Geste de reconnaissance de Loys.)

YVONNE.

Ça vous retiendra-t-il longtemps ?

ROBERT.

Dame ! aller... et causer un peu avec les camarades... (Regardant Loyse qui lui fait de loin un geste d'approbation.) ça demandera bien deux heures... deux heures et demie... trois heures...

YVONNE, avec joie.

Est-il possible !

ROBERT.

Mais pour qu'on ne m'attende pas ici... ou pour ne réveiller personne... je me hâterai.

YVONNE, vivement.

Non, non, ne vous gênez pas !... Rentrez aussi tard que vous voudrez.

ROBERT.

Vous êtes bien bonne.

YVONNE.

Fût-ce au milieu de la nuit, frappez à l'heure que vous voudrez .. je descendrai moi-même vous ouvrir.

ROBERT.

Ça vous dérangera.

YVONNE.

Je ne dis pas.. mais frappez fort, seulement... très-fort.

ROBERT.

Soyez tranquille.

YVONNE, à Robert.

Attendez ! ((Elle va prendre dans l'armoire du fond une bouteille de vin.))

LOYSE, pendant ce temps, place sur la table un plat de dessert, et dit à voix basse à Robert.

Ah que c'est bien à vous, et que je vous remercie !

ROBERT, de même.

De m'en aller ?

LOYSE, de même.

Non, mais de vous absenter pour trois heures.

ROBERT.

J'y ai quelque mérite... car ces instants sont peut-être les derniers où je dois vous voir.

YVONNE, revenant avec une bouteille et un verre.

Tenez, monsieur le soldat, buvez ça... du vin que je destinais à mon fils, si jamais il devait nous revenir.

ROBERT, élevant son verre.

A sa santé, Madame ! (Regardant Loyse.) et surtout à son prochain retour !

YVONNE, bas, à sa fille.

Ah ! il est bon... il est aimable, ce jeune soldat !

LOYSE, de même.

N'est-ce pas ?

ROBERT, prenant son chapeau et son fusil.

Allons, je pars... (Regardant Loyse.) par ordre supérieur... mais à regret... car il faisait bon ici... Adieu !...

LOYSE, le reconduisant par la porte à gauche, et avec tri-tesse.

Un temps affreux ! (A Yvonne.) Et la pluie tombe pour les bleus comme pour les blancs. (A peine Robert est-il sorti, que, sur la ritournelle du morceau suivant, la porte du fond s'ouvre. Jean parait, pâle, défait. Yvonne pousse un cri et court à lui.)

SCÈNE IX.

LOYSE, YVONNE et JEAN.

YVONNE, avec explosion.

Ah ! c'est mon fils, c'est lui,
C'est mon fils !.. mon fils chéri !

(Loyse et Jean lui font signe d'être prudente, et elle continue avec émotion et à voix basse en le regardant et en le serrant contre lui.)

Oui, c'est lui, c'est bien lui,
Mon fils, mon fils chéri !

ENSEMBLE.

LOYSE.

O Dieu tutélaire,
Qui le rends à sa mère,
Que ton nom soit béni !

YVONNE.

O toi, Dieu tutélaire,
Qui le rends à sa mère,
Que ton nom soit béni !

JEAN.

O Dieu tutélaire,
Qui me rends à ma mère,
Que ton nom soit béni !

YVONNE, avec explosion.

Car c'est lui, c'est bien lui...
Mon fils, mon fils chéri !

(Même jeu, et elle finit à voix basse.)

C'est lui... c'est lui... c'est lui !

LOYSE, regardant son frère.

Ah ! comme il est changé... comme il est pâle !

YVONNE.

Je crois bien !... pendant ces trois mois... ne dormant pas... ne mangeant guère... Tu t'es battu ?...

JEAN.

Tous les jours !

YVONNE.

Blessé, peut-être ?

JEAN.

Trois fois ! (A Yvonne, qui pousse un cri.) Ce n'est rien, ma mère ! ce n'est rien !... c'est guéri... prêt à recommencer, car M. Charette m'a donné le brevet d'officier et puis un ruban... à porter...

YVONNE.

Là... à ta boutonnière ?

JEAN.

Oui, ma mère...

YVONNE.

A toi ! le fils d'un fermier !

JEAN.

A moi, le fils d'un fermier... Les vieux officiers disaient : « Pour l'obtenir, il faut au moins trois quartiers ! » Monsieur Charette a répondu : « Il a trois blessures ! »

LOYSE.

Et le mari de ma marraine?...

JEAN.

Blessé gravement dès le soir même... dès la première affaire, en nous menant au feu... où il s'exposait le premier.

YVONNE.

Et notre maîtresse?...

LOYSE.

Ma pauvre marraine?...

JEAN.

Elle a commencé dès le lendemain son état de femme vendéenne, suivant l'armée, ne quittant ni son père, ni son mari, les soignant quand il le fallait, même sur le champ de bataille... jusqu'au jour où, enfin...

YVONNE ET LOYSE, avec émotion.

Eh bien?... achève...

JEAN, se découvrant avec respect.

Honneur à leur mémoire, ma mère!.. morts tous deux en combattant!... C'est moi qui ai sauvé et ramené notre demoiselle !

LOYSE.

Ma marraine!

YVONNE.

Où est-elle ?

JEAN.

Bien près d'ici, sous la garde de notre vieux pasteur, au presbytère, où je viens de la conduire.

YVONNE.

Je cours la chercher.

JEAN.

Demain, ma mère, demain! Quand je serai parti, vous l'amènerez ici, dans cette ferme, qui est à vous.

YVONNE.

Et où elle sera reçue comme chez elle!

JEAN.

C'est ce que je venais vous recommander, ma mère!... car ses fermes... à elle... elle n'en a plus ..

YVONNE, vivement.

N'importe ! elle est toujours notre dame et maîtresse.

JEAN.

Et tout ce qui nous appartient...

YVONNE, de même.

Est à elle!

JEAN, à demi voix.

C'est bien ! nous nous entendons !

YVONNE, de même.

Toujours!.. (Le regardant.) Mais tu chancelles... tu souffres...

JEAN, tombant sur une chaise.

La fatigue, peut-être...

YVONNE.

Mon Dieu!.. le plaisir de te voir et de t'entendre nous avait fait tout oublier... Vite, Loyse, son souper!

LOYSE, gaiement.

J'y cours... je vais tout préparer... Il soupera dans sa chambre... près d'un bon feu... il sera mieux qu'ici, dans cette salle basse, où l'on peut venir à chaque instant...

YVONNE.

Oui... mais va-t'en... laisse-nous...

LOYSE.

Si vous avez des secrets à vous dire... c'est différent... je m'en vais. (Elle sort par la porte à droite.)

SCÈNE X.

YVONNE, JEAN.

JEAN, assis et la regardant sortir.

Ma bonne sœur... quoique j'aie grand plaisir à la voir... vous avez bien fait de la renvoyer.

YVONNE, debout, près de son fils.

N'est-ce pas? Il y a des choses dont nous ne pouvions pas parler devant elle... (Voyant qu'il garde le silence.) Eh bien ! mon garçon, mon pauvre Jean!..

JEAN, cachant sa tête dans le sein d'Yvonne.

Ah ! ma mère, vous ne pouvez comprendre ce que j'éprouve!..

YVONNE, lentement, et à demi voix.

Tu l'aimes donc toujours?..

JEAN, sanglotant.

Ah ! plus que jamais !

YVONNE, à demi voix.

Eh bien ! n'est-elle pas veuve? n'es-tu pas officier... chevalier de Saint-Louis?..

JEAN.

Qu'osez-vous dire?..

AIR.

Taisez-vous, ma mère,
Et d'un si grand bonheur,
Que l'espérance mensongère
N'abuse pas mon cœur.

RÉCIT.

Oui, sans rang et sans naissance,
Un moyen reste encor
Pour désarmer le sort
Et combler la distance.

CAVATINE.

Je sais qu'au champ d'honneur,
Par la valeur
Et par l'audace
On peut, en combattant

Au premier rang,
Prendre sa place.
Bravant dans les combats
La foudre et ses éclats,
Je saurai l'obtenir,
Toi que j'aime, ou mourir,
L'obtenir, ou mourir.
Je sais qu'au champ d'honneur, etc.

YVONNE.

Bien, mon fils, bien!.. c'est ainsi qu'il faut la mériter.

JEAN.

Et dès demain peut-être l'occasion s'en présentera!

YVONNE.

Comment cela ?

JEAN.

Vous savez bien, la pièce de canon qu'on n'emploie que dans les grands jours... le talisman qui nous porte bonheur et nous donne la victoire?..

YVONNE, souriant pour cacher son inquiétude.

La Marie-Jeanne, comme vous l'appellez ?

JEAN.

Lors d'une marche rapide, qu'il fallait faire à travers la montagne, on l'avait enfouie dans les environs, à un endroit que je connais.

YVONNE, toujours inquiète.

Eh bien?..

JEAN, avec joie.

Eh bien! le général m'envoie, avec quelques camarades, la chercher pour demain.

YVONNE, avec un cri d'effroi.

Il y aura donc une bataille?

JEAN, se reprenant vivement.

Non, non, ma mère... on n'en sait rien, on n'en est pas sûr!.. Quelques-uns prétendent même que le général veut s'éloigner avec l'artillerie et les bagages, et transporter la guerre dans le Maine... dans l'Anjou... bien loin d'ici... et ne vous inquiétez pas alors si vous êtes quelque temps sans recevoir de mes nouvelles.

YVONNE, cherchant à cacher son émotion.

Non... non... je ne serai pas inquiète... je crois en Dieu, qui t'a protégé jusqu'ici.

JEAN.

Et qui veillera encore sur moi.

YVONNE.

Mais je veux être sûre que loin de nous tu ne manqueras de rien... As-tu de l'argent ?

JEAN.

Non... pourvu qu'on ait du plomb ça suffit, et j'en ai.

YVONNE.

Il te faut de l'argent... Tout ce que nous avons... (Ouvrant un secrétaire.) prends-le!.. Tiens! de vieux louis d'or qui seront mieux dans la poche du soldat que dans le fond de cette armoire...

JEAN.

Et vous?.. et ma sœur?

YVONNE.

Loin de toi, nous n'avons besoin de rien... Prends-le, te dis-je, il le faut... et puis... (Fouillant encore dans le secrétaire.) j'ai encore quelque chose que depuis longtemps je voulais te donner et qui t'appartient.

JEAN, avec émotion.

Qu'est-ce donc ?

YVONNE.

La montre de ton père... elle te portera bonheur!

AIR.

En la regardant,
Dis-toi, mon enfant,
Qu'en cette demeure
Ta mère, à toute heure,
Pense à son enfant,
Le pleure et l'attend.
Que sur cette noire aiguille,
Qui pour moi, qui pour ma fille,
Marchera si lentement,
Ton œil s'arrête souvent.

Souvent,
Souvent.

En la regardant,
Dis-toi, mon enfant,
Qu'en cette demeure
Ta mère, à toute heure,
Pense à son enfant,
Le pleure et l'attend.

STRETTE.

Dis-toi qu'à chaque instant du jour
J'attends l'heure de ton retour.

Oui, je souffre et je meurs, attendant ton retour.

JEAN.

Ma mère, ma bonne mère!.. elle ne me quittera plus... Mais je crains de ne pouvoir sans danger pour vous rester ici...

YVONNE.

Tu te tiendras là-haut, dans ta chambre, où personne ne te verra... Va... va... je te rejoins... (Jean passe le premier, Yvonne va le suivre, Loïse entre par le fond.)

SCÈNE XI.

YVONNE, regardant Jean qu'elle s'apprête à suivre, s'arrête en voyant LOÏSE entrer par le fond d'un air effaré.

LOÏSE, au fond et à voix basse.

Ma mère...

YVONNE.

Qu'as-tu donc ?

LOÏSE.

Où est mon frère ?

YVONNE.

Dans sa chambre, où il vient de monter.

LOYSE.

Tant mieux!.. Qu'il ne sorte pas... les bleus parcourent le village et sont furieux : plusieurs d'entre eux, qui avaient des billets de logement, ont été repoussés ou mal reçus... alors ils se sont dirigés en tumulte vers la mairie et le presbytère.

YVONNE, avec effroi.

O ciel! et notre jeune maîtresse!... et mon fils!... qui, au prix de ses jours, voudra courir la défendre.

LOYSE.

Entendez-vous ce bruit lointain?

YVONNE.

Des pas se dirigent de ce côté... (A Loyse.) Dis à ton frère que ce n'est rien... des soldats ivres qui se disputent entre eux et qui vont s'éloigner... qu'il ne descende pas, qu'il ne se montre pas, surtout; c'est là l'essentiel... il y va de notre salut.

LOYSE.

Oui, ma mère. (Elle sort par la porte, à droite, au moment où des soldats s'élancent par la porte du fond, trainant avec eux une jeune femme, c'est Blanche de Tinténiac, habillée de deuil : en apercevant Yvonne, elle jette un cri et court se réfugier près d'elle.)

SCÈNE XII.

YVONNE, BLANCHE, SOLDATS.

CHOEUR DE SOLDATS, s'adressant aux deux femmes.

Vainement, la belle,
Tu fuis en rebelle
Nos galants discours.
De tout temps la France
Vit d'intelligence
Mars et les amours;
Oui, l'on y vit toujours,
Toujours d'intelligence
Et Mars et les amours.

LES DEUX FEMMES.

Laissez-nous! laissez-nous!

CHOEUR.

Pourquoi ce courroux?

CHOEUR, dialogué par deux ou trois voix à la fois.

Le fils de Cypris
N'a pas d'ennemis
Sous l'écharpe blanche;
Sous les trois couleurs,
L'amour se retranche
Pour dompter les cœurs.

ENSEMBLE.

YVONNE ET BLANCHE.

Loyauté nouvelle
Chez vous se révèle
Par de tels discours :
Faible et sans défense,
A votre clémence
En vain j'ai recours.

Je suis sans défense,
Et votre insolence
M'outrage toujours.

TOUS.

Vainement, la belle,
Tu fuis en rebelle
Nos galants discours;
De tout temps la France
Vit d'intelligence
Mars et les amours;
Oui, l'on y vit toujours,
Toujours d'intelligence
Et Mars et les amours.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT, paraissant à la porte du fond, au moment où tous les soldats entourent et pressent plus vivement Blanche et Yvonne.

ROBERT.

Lâches, que faites-vous? Outrager une femme!
PLUSIEURS SOLDATS, cherchant à s'excuser.
Ce n'est pas par manque de cœur.
Écoutez, sergent.

ROBERT.

C'est infâme!

Vous n'avez donc de mère, ni de sœur?

CHOEUR DE SOLDATS, s'avancant avec colère sur

Robert.

Nous laisser insulter ainsi dans notre honneur!

Non... non!..

(On entend sonner la retraite, ils s'arrêtent.)

ENSEMBLE.

ROBERT.

Écoutez! la retraite sonne,
Partez! le devoir vous l'ordonne.
Partez! ou, soldat imprudent,
 Craignant le rapport du sergent.

CHOEUR DES SOLDATS.

Voici la retraite qui sonne;
Partons! le devoir nous l'ordonne.
Oui, partons d'un pied diligent,
 Craignons le rapport du sergent.

LES TROIS FEMMES.

Voici la retraite qui sonne,
O changement dont je m'étonne,
Ils partent d'un pied diligent,
 Craignant le courroux du sergent.

(Ils sortent tous par le fond, et l'on entend encore pendant la fin de cette scène sonner en dehors la retraite, dont le bruit va toujours en décroissant. Yvonne va fermer la porte du fond. Blanche s'est laissée tomber sur un escabeau. Loyse s'approche de Robert, et lui dit :)

LOYSE.

Ah! quel bonheur que juste en ce moment
Vous soyez revenu, sergent!

ROBERT, à demi voix.

Je n'avais pas quitté la place,

Je rôdais en plein air.

LOYSE.

Et par un froid de glace!

ROBERT, de même.

Veillant sur vous.

(Haut, à Yvonne et à Blanche.)

Dormez tranquilles maintenant.

(S'approchant mystérieusement de Blanche.)

Par vous je fus sauvé naguère... et je m'acquitte.

BLANCHE, le regardant.

Quoi! c'était vous?

LOYSE, vivement et à demi voix.

Lui-même.

ROBERT, à Yvonne.

Adieu!.. je vais bien vite,

Si vous le permettez, reposer un instant.

(Bruit de tambours et de trompettes.)

ENSEMBLE.

LES TROIS FEMMES, écoutant.

J'entends la retraite qui sonne;

O changement dont je m'étonne,

Tout est tranquille, maintenant.

Dormez bien, monsieur le sergent!

ROBERT.

J'entends la retraite qui sonne;

Que la crainte vous abandonne.

Dormez tranquilles maintenant,

Sur vous veillera le sergent.

(Il pose son fusil près de la cheminée à gauche du spectateur.

— Les trois femmes se retirent par la porte à gauche.

— Robert entre dans un enfoncement de la chambre à droite, fermé par des rideaux de serge.)

SCÈNE XIV.

ROBERT, à gauche, endormi dans la chambre; JEAN sortant de la porte.

JEAN.

Des ennemis... à ce que me disait Loyse... une vingtaine de soldats qui se disputaient entre eux... et ne pouvoir me montrer, ne pouvoir les chasser de notre maison!.. Enfin, ils sont partis... je n'entends plus rien... Je ne m'éloignerai pas sans revoir ma mère... (Soupirant.) et une autre personne encore... que cette fois je vais quitter pour toujours peut-être! (On entend, dans l'endroit où est endormi Robert, le bruit de quelqu'un qui semble se réveiller ou rêver tout haut.)

JEAN, écoutant.

Mais qu'entends-je? qui donc en ces lieux nous épie?

ROBERT, rêvant en chantant.

Beau pays de la Touraine,

Un seul de tes rayons joyeux...

JEAN, s'avançant vers la chambre et soulevant le rideau.

O ciel! jusque chez nous cette race ennemie

Viendra nous insulter... envahir à mes yeux

La chambre de ma mère!..

(Il porte la main à son épée, et s'élance vers la droite.)

SCÈNE XV.

ROBERT, endormi, LOYSE, sortant de la porte du fond et arrêtant Jean.

LOYSE, à demi voix.

Grâce! grâce pour lui!

JEAN, étonné.

Ah! que fais-tu?

LOYSE, de même.

Sans lui, je ne peux vivre!

JEAN, à demi voix.

O honte!.. toi, ma sœur, tu l'aimerais!

LOYSE, hors d'elle-même, et tombant à genoux.

Oui! oui!

Prends ma vie! épargne la sienne!

JEAN.

C'est son arrêt.

LOYSE.

C'est lui qui sauva ma marraine.

JEAN.

Notre jeune maîtresse?

LOYSE.

Elle! que des soldats

Avaient du presbytère arrachée... et son bras

Contre ces furieux, ici, l'a protégée!

JEAN.

Ah! ne crains rien... je ne le tuerais pas!

ENSEMBLE.

LOYSE.

Qu'entends-je! ô ciel! surprise extrême!

Soudain s'apaise son courroux,

Et c'est mon frère qui, lui-même,

Veille sur lui, veille sur nous!

JEAN.

Il a sauvé celle que j'aime!

Ah! plus de haine, de courroux!

(A Loyse.)

Ne crains plus rien, je veux moi-même

Veiller sur lui, veiller sur vous.

JEAN.

Le sort peut nous offrir l'un à l'autre peut-être,

Et je veux, s'il t'est cher, ô ma sœur! le connaître,

Pour l'épargner dans les combats.

LOYSE.

Mon bon frère!..

JEAN.

Silence! et ne l'éveille pas!

(Passent près du lit et regardant Robert, qui dort toujours.)

Je le vois... sa figure est douce... honnête et franche!

Il t'aime!..

(A part, avec émotion.)

Et puis... il a protégé Blanche!

ENSEMBLE.

LOYSE.

O doux espoir! bonheur suprême!

Du ciel s'apaise le courroux,

Et c'est mon frère, c'est lui-même

Qui désormais veille sur nous!

JEAN.

Il a sauvé celle que j'aime!

Ah ! plus de haine, plus de courroux !
Il est mon frère, et c'est moi-même
Qui désormais veille sur vous !

(On entend au dehors une musique militaire qui joue le
chant du départ.)

LOYSE, entendant Robert qui se réveille, court à Jean.

Mon frère, qu'il ne te voie pas ! (Jean disparaît un
instant vers la gauche.)

ROBERT, sortant de la chambre, va près de la cheminée pren-
dre son fusil, son sabre et son sac, qu'il met sur son dos.

Voici l'heure du départ, et nos chefs parlaient
d'une bataille. (A Loyse.) Penserez-vous à moi, Ma-
demoiselle ?

LOYSE, avec sentiment.

Je prierai Dieu pour vous, Robert... (A part) et
pour un autre encore... (Haut.) Adieu ! adieu !
(Robert presse Loyse contre son cœur et lui donne un baiser
sur le front, puis sort vivement. Gildas, qui est entré en ce
moment par le fond, s'arrête et les regarde. Loyse l'aperçoit et
pousse un cri.)

SCÈNE XVI.

LOYSE, à gauche ; GILDAS, s'avançant lentement vers elle.

LOYSE, honteuse et baissant les yeux.

Ah ! ma mère a bien raison de dire que vous
êtes un espion !

GILDAS.

Rassurez-vous. Je n'ai rien vu, je ne sais rien...
je ne sais jamais rien.

LOYSE, tremblante.

Qui vous amène, alors ?

GILDAS, apercevant Jean, qui paraît en ce moment.

Celui-ci... à qui je veux parler...

LOYSE, inquiète.

Quoi !... à mon frère ?

JEAN, paraissant.

Laisse-nous, ma sœur, et ne crains rien, c'est un
brave homme.

LOYSE, à part, et regardant Gildas.

Oui... un brave homme !... mais c'est égal...
c'est un espion ! (Elle sort par la gauche.)

SCÈNE XVII.

GILDAS, JEAN.

GILDAS.

Tu vas partir pour la Roche-Jagu, où M. Cha-
rette t'a donné rendez-vous ?

JEAN.

Oui.

GILDAS.

Tu ne pourras l'y rejoindre... les bleus inter-
ceptent de ce côté tous les passages...

JEAN.

C'est mon affaire.

GILDAS.

Non, reste... et qu'une fois encore j'aie con-
servé un fils à sa mère.

JEAN.

C'est impossible... Mon général m'attend... je
passerai.

GILDAS.

Mais c'est plus que de la bravoure... c'est de la
folie !

JEAN.

Tant mieux !... Il est un but auquel j'arriverai,
où je me ferai tuer !

GILDAS.

Te faire tuer !... et ta mère ?...

JEAN, effrayé.

Ma mère !... Si cela arrivait, il faudrait le lui
cacher de votre mieux et le plus longtemps pos-
sible.

GILDAS.

Et le moyen, si la bataille a lieu aujourd'hui,
dans nos environs .. et si elle ne te voit pas re-
venir... si elle n'a pas de tes nouvelles?... Un coup
pareil reçu à l'improviste, est capable de la tuer...

JEAN, vivement.

Tu as raison, aussi je viens d'y penser. Tu
vois bien cette lettre ? (Il la lui donne.)

GILDAS, regardant l'adresse.

Elle est pour ta mère.

JEAN.

N'importe !... (Appuyant.) Ne la montre pas, et
après-demain soir... mets-la à la poste du pays ou
des environs.

GILDAS.

Pourquoi ?

JEAN.

C'est un service que je te demande.

GILDAS.

C'est dit.

JEAN.

Et ne parle à personne de ce service... pas même
à ma sœur.

GILDAS.

C'est dit.

SCÈNE XVIII.

LES PRÉCÉDENTS, YVONNE, BLANCHE, sortant de la
porte à gauche ; LOYSE, sortant de la porte à droite, et
courant à son frère, qui s'apprête à partir. Yvonne, à cette
vue, s'élançe auprès de son fils.

FINALE.

JEAN.

Rassurez-vous, ma bonne mère,
Et toi, ma sœur, ne tremble pas ;
Car cette absence est la dernière,
Je pars !.. mais non pour les combats.

LES TROIS FEMMES, avec joie.

Est-il possible!..

JEAN.

On parle d'une trêve...

Et Gildas vous l'attestera!..

BLANCHE ET LOYSE, à Gildas.

Scrait-ce vrai?

YVONNE, à Gildas.

N'est-ce pas un vain rêve?

GILDAS.

Eh! non! l'on nous promet une prochaine trêve
Que, peu de temps après, la paix suivra.

BLANCHE, à Yvonne.

La paix qui pour toujours à vos vœux le rendra!

(S'adressant à Jean.)

Oui, Jean!.. oui, mon frère!

PREMIER COUPLÉ.

Vous reviendrez!

Bientôt votre présence

Consolera vos amis éplorés!

Il est un Dieu, qui de tout temps en France

A protégé l'honneur et la vaillance...

Vous reviendrez!

DEUXIÈME COUPLÉ.

JEAN.

Je reviendrai,

O ma mère chérie,

Au doux foyer, par moi tant désiré.

Oui, je combats pour le roi, la patrie.

(Voyant Blanche qui joint les mains et lève les yeux au ciel.)

Et dans ces lieux... pour moi...

(Il regarde Blanche, s'arrête et se tourne vers Yvonne.)

Ma mère prie!

(Avec enthousiasme.)

Je reviendrai!

(Il embrasse sa mère, sa sœur, salue Blanche avec respect,
donne une poignée de main à Gildas et s'élance par la porte
du fond.)

SCÈNE XIX.

LES PRÉCÉDENTS, moins JEAN.

ENSEMBLE.

LOYSE.

Que le ciel le ramène

Bientôt entre nos bras!

Mais la trêve est prochaine,

On ne se battra pas.

BLANCHE.

Ah! j'en suis trop certaine,

Il part pour les combats,

Rien n'égale ma peine,

Il n'en reviendra pas.

GILDAS.

Oui, sa perte est certaine,

Mais de sa mère, hélas!

N'avancez pas la peine;

Parlez bas, parlez bas.

YVONNE.

On ne se battra pas!

On ne se battra pas!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENTS, UNE JEUNE FILLE de la ferme accourant toute tremblante.

LA JEUNE FILLE.

Dieu du ciel!

TOUS.

Qu'est-ce donc ?

LA JEUNE FILLE.

J'en tremble encor d'effroi!

YVONNE ET LOYSE, vivement.

Parle!

BLANCHE ET GILDAS, à mi-voix.

Tais-toi! tais-toi!

YVONNE ET LOYSE.

Parleras-tu?

BLANCHE ET GILDAS, à mi-voix.

Tais-toi!

YVONNE, lui serrant la main avec force.

Parle!

LA JEUNE FILLE.

Au milieu de la montagne,

Où je courais...

TOUS.

Eh bien?

LA JEUNE FILLE.

Et les blancs et les bleus

Venant des deux côtés,

Se sont rencontrés,

Et le combat commence, acharné... furieux!..

TOUTES, poussant un cri.

Ah!..

GILDAS.

Femmes de la Bretagne,

A genoux et priez! priez pour vos maris

Et pour vos fils!

(Les trois femmes tombent à genoux sur le devant du théâtre.

Gildas va ouvrir les portes du fond; le jour commence à paraître, et l'on aperçoit toutes les femmes du pays prosternés et priant, pendant que dans le lointain le caouon gronde.)

CHEUR GÉNÉRAL.

Dieu qui régnez au ciel,

Dieu puissant des armées

Qui sauviez d'Israël

Les tribus opprimées,

Que par vous nos enfants

Reviennent triomphants!

(On voit passer dans le fond du théâtre, qui commence à peine à s'éclairer, la Marie-Jeanne, traînée par quelques soldats vendéens et escortée par Jean.)

YVONNE, sur le devant du théâtre.

Veillez, ô Dieu suprême,

Sur mon fils bien-aimé!

LOYSE, de même.

Sur le frère que j'aime!

BLANCHE, à part.

Sur celui qu'à vous-même

Je n'ai jamais nommé.

CHEUR GÉNÉRAL.

Saints qui de ce pays

Protégez les chaumières,

Anges du paradis
 Qui protégez les mères,
 Que par vous nos enfants
 Reviennent triomphants!
 (Se levant avec force.)
 Marche avec eux,

O Dieu de nos aïeux!
 Rends à nos vœux
 Nos fils victorieux!
 (Toutes les femmes, debout, élèvent leurs bras au ciel.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un site pittoresque en Bretagne. — A gauche, l'entrée intérieure de la ferme d'Yvonne. — Au fond, une montagne, au sommet de laquelle s'élève une chapelle. — A droite, le chemin du village. — Au lever du rideau, tableau animé d'une noce bretonne; filles et garçons dansent au son de la musette.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHŒUR.

Voici briller le jour heureux
 Qui va combler enfin leurs vœux!
 Disons pour eux
 Les chants joyeux,
 Les chants aimés de nos aïeux.
 L'hymen vous invite,
 Venez vite
 Fêter ces deux
 Amoureux.

Voici briller le jour heureux, etc.

CHŒUR DE JEUNES FILLES, s'approchant de la porte de la ferme.

Venez, la fiancée,
 Paraissez promptement.
 Notre foule empressée
 En dansant vous attend.

(Loyse sort de la ferme en costume de mariée, toutes les jeunes filles l'entourent et lui offrent des fleurs en reprenant le chœur précédent.)

Voici briller le jour heureux, etc.

LOYSE, sur le devant du théâtre.

COUPLET.

Quand dès longtemps on s'adore,
 Quand on souffre et qu'on attend,
 Chagrin passé double encore
 Le prix du bonheur présent.
 (A ses compagnes qui l'entourent.)
 Doux compliments, douce offrande,
 De mariage et d'amour,
 Je les accepte en ce jour,
 Et qu'un jour Dieu vous les rende!

CHŒUR.

Voici les chants de fête,
 La flûte et la musette;
 Voici le jour heureux
 Où filles de Bretagne
 Offrent à leurs compagnes
 Leurs bouquets et leurs vœux.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, GILDAS, arrivant par le chemin du village, et portant sous son bras une riche corbeille.

C'est Gildas!...

TOUTS.

GILDAS.

Ah! pour le mariage
 On ne m'attend pas; et pourtant,
 Moi, le plus pauvre du village,
 Je vous apporte mon présent.

LES JEUNES FILLES, ouvrant la corbeille et regardant.

Voyez donc, mes bonnes amies,
 Ah! que de parures jolies!

(A Gildas.)

Es-tu donc un magicien?
 Es-tu sorcier?

GILDAS.

Peut-être bien!

LOYSE, qui suit la ritournelle de l'air suivant, vient d'examiner la parure que contient la corbeille.

CAVATINE.

Ah! quelle ivresse!
 Quelle richesse!
 Qui nous adresse
 Présent si doux?
 J'y crois à peine,
 Car d'une reine
 Voici la chaîne
 Et les bijoux!

(Examinant tour à tour les différents objets.)

Boucles d'oreilles
 Et bracelets,
 Que de merveilles!
 Que d'affiquets!
 Ah! ah! quelle ivresse!
 Quelle richesse!
 Qui nous adresse
 Cadeau si doux?
 J'y crois à peine,
 Car d'une reine
 Voilà la chaîne
 Et les bijoux!
 Oui, d'une reine,
 Voilà la chaîne
 Et les bijoux.

CHŒUR.

Oui, d'une reine
 Souveraine,
 Voilà l'écrin et les bijoux.

SCÈNE III.

LES MÊMES, **BLANCHE**, accourant par le fond.

GILDAS, à *Loyse*.

Comment ! la fée qui vous envoie tout cela... vous ne la devinez pas?... C'est votre marraine, qui arrive !

LOYSE.

Ma marraine !.. (Se précipitant vers la ferme.) Ma mère ! ma mère !

GILDAS.

Et quoique à pied, j'ai devancé la voiture... attendu que la route est montante, et ses chevaux, qui sont bretons et têtus, ne veulent aller qu'au pas.

LES PAYSANS, apercevant *Blanche*.

Vive madame la marquise !

BLANCHE.

Merci ! merci, mes amis !.. Ah ! que je suis heureuse de me retrouver parmi vous !.. que ces lieux me rappellent de doux et de tristes souvenirs !.. Ah !... bonjour, *Gildas*... Comment va notre cher pays ?

GILDAS.

Moins mal. Le général *Hoche* a fait des miracles par la douceur et la clémence.

BLANCHE, réfléchissant.

En effet, le général m'a écrit, à moi qui n'avais rien demandé, que les biens de mon père m'étaient rendus.

GILDAS.

Il fait respecter les chaumières et les récoltes ; aussi, en quelques mois, il aurait quasiment pacifié toute la Vendée, si ce n'était ce canton-ci, qui n'a pas fait encore sa soumission.

BLANCHE, avec joie.

En vérité !...

GILDAS.

On y tire toujours quelques coups de fusil, et dès qu'il apparaît quelques bleus... voyez-vous cette cloche (Montrant celle qui est au-dessus de la porte de la ferme.) d'alarme?... il suffit de la sonner pour que les détachements de nos soldats, cachés dans la montagne, en descendent et fassent feu. (Faisant le geste de coucher quelqu'un en joue.) Mais voilà madame *Yvonne*, qui vous contera cela mieux que moi.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTS, **YVONNE** et **LOYSE**, accourant.

YVONNE, à *Blanche*.

C'est notre chère maîtresse !

LOYSE.

Ma marraine !

BLANCHE, à *Yvonne*.

Vous étiez bien sûre que ce mariage, que votre lettre me feraient accourir...

YVONNE.

J'avais tant de choses à vous dire... Eh bien ! *Lyose*, eh bien ! les jeunes filles, qui s'occupera des tables et du repas de noce ?..

LOYSE.

C'est nous, ma mère !

YVONNE.

Et nos convives ?

GILDAS.

Trois ou quatre cents pour le moins, et une vingtaine de tables à servir... je vais vous y aider.

LOYSE.

Merci, monsieur *Gildas* !.. car ils vont tous arriver avec le marié, et avec un appétit...

GILDAS.

Un appétit qui commence le matin...

BLANCHE.

Déjà !

YVONNE.

Et ça dure trois jours ! C'est comme ça dans notre paroisse... Allez, allez, mes enfants ! (Tous entrent dans la ferme.)

SCÈNE V.

YVONNE, **BLANCHE**.

BLANCHE, la contemplant avec émotion et lui prenant les mains.

Que cela me fait plaisir, mère *Yvonne*, de vous voir cet air de santé !.

YVONNE.

C'est tout simple... moi je ne vis que pour mes enfants. Je suis tranquille sur *Loyse*, que je marie à un brave et honnête garçon qu'elle aime comme une folle, (Avec un soupir.) quoique ce soit un bleu... D'un autre côté... j'ai mon fils, mon pauvre *Jean*, pour qui je ne tremble plus...

BLANCHE, se rassurant.

Ah ! vous êtes tranquille... sur votre fils ?

YVONNE.

Certainement.

BLANCHE.

Je le suis alors... J'avais eu un grand effroi... une grande douleur pour vous.

YVONNE.

En vérité, contez-nous donc cela, notre demoiselle ?

BLANCHE.

A Paris, où je m'étais réfugiée, on nous envoyait de temps à autre des nouvelles de la Vendée et des listes... inexactes sans doute... la liste des...

YVONNE.

Des blessés ?

BLANCHE, timidement.

De ceux qui, sur le champ de bataille, étaient tombés pour ne plus se relever... et parmi ces nous glorieux... j'avais vu...

YVONNE, souriant.

Celui de Jean... je crois bien : quelques jours après la grande bataille... je ne rencontrais que des gens à l'air triste et sombre, je tremblais d'interroger... lorsque tout à coup je reçois une lettre, une lettre de Jean. Ah ! c'était bien de lui, et datée de deux jours après la bataille... Il y avait assisté, et en était revenu sain et sauf ..

BLANCHE, vivement.

Vous en êtes bien certaine ?

YVONNE, la tirant de sa poche.

Elle ne me quitte pas... Tenez... tenez... voyez son écriture bien nette et bien ferme; il m'annonce que son général l'envoie à l'instant même en Angleterre, le chargeant d'une mission importante et secrète dont il ne faut parler à personne... mission qui le retiendra peut-être un ou deux mois sans qu'il puisse me donner de ses nouvelles. C'est dans cette même lettre qu'il me parle de l'amour de sa sœur et de Robert, notre ennemi; qu'il me supplie de consentir à leur mariage, d'oublier toute haine, et de pardonner comme il pardonne lui-même.

BLANCHE.

Et vous avez consenti ?

YVONNE.

Est-ce que je pouvais désobéir à mon fils... qui, à mes yeux, représente son père ?.. Est-ce que je pouvais tuer ma fille, moi qui ai juré à mon mari mourant d'assurer son bonheur, dussé-je, pour y parvenir, sacrifier le mien à tout jamais ?

BLANCHE.

C'est bien, mère Yvonne; mais Jean ne devait-il pas assister au mariage de sa sœur ?..

YVONNE.

Il l'espérait bien, le pauvre garçon... « Mais dans le cas, ajoute-t-il, où je ne serais pas de retour dans un mois, je t'ordonne de ne pas m'attendre et de les marier... »

BLANCHE, avec inquiétude.

Mais plus de deux mois se sont écoulés !

YVONNE.

C'est vrai... mais vous ne savez pas que Robert...

BLANCHE.

Votre gendre ?..

YVONNE.

Oui... ce mot-là me coûte toujours un peu à prononcer... Robert, moins heureux que mon fils, avait été blessé dans la grande bataille, et si dangereusement, que l'on a craint longtemps pour ses jours... Mais sa nomination de lieutenant... et puis la nouvelle de son mariage ont doublement contribué à sa guérison, si bien qu'on l'attend aujourd'hui.

BLANCHE.

Et comment les gens du pays vont-ils le recevoir ?

YVONNE.

C'est lui qui vous a défendue!.. c'est lui, quand il était sergent, qui a empêché sa compagnie de piller le village... c'est lui qui est le protégé et l'ami de mon fils Jean! Voilà plus de titres qu'il n'en faut pour être bien reçu... Tenez, entendez-vous ces cris ?.. ce sont nos paysans qui l'entourent.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, ROBERT, tous les habitants du village.

CHOEUR.

Vive Robert, notre allié!
Célébrons tous son mariage;
Qu'il soit reçu dans ce village
Par l'amour et par l'amitié!

ROBERT.

Au foyer où naguère
J'entrais en ennemi,
Chez vous, ainsi qu'un frère,
Je me vois accueilli!
Merci, mes amis, merci!

Merci!

Puissé-je un jour, c'est l'espérance
Que me donne un lien si doux,
Au seul cri de vive la France !
Combattre avec vous et pour vous!..

Plus d'alarmes,
Que les armes

Tombent de nos mains !

CHOEUR.

Plus d'alarmes,
Que les armes
Tombent de nos mains!

ROBERT.

Entre frères,
Que les verres,
Écumants et pleins,

Se provoquent
Et se choquent!

Et que la chanson
Vienne en aide
Et succède

Au bruit du canon!

CHOEUR.

Entre frères,
Que les verres,
Écumants et pleins, etc.

ROBERT.

Que la joyeuse danse
Efface la distance,
Et mette à l'unisson
Et fillette et garçon!
Et nous, pauvres soldats,
Qui sortons des combats

En trinquant tous,
Oui, tous...

Amis, rapprochons-nous.

CHŒUR.

Plus d'alarmes,
Que les armes
Tombent de nos mains!
Entre frères,
Que les verres,
Écumants et pleins,
Se provoquent
Et se choquent,
Et que la chanson
Vienne en aide
Et succède
Au bruit du canon!

(A la fin de l'air, tous les paysans et les jeunes filles sortent de différents côtés. Loyse a mené sa mère auprès de la corbeille de noce qu'Yvonne examine en détail et avec admiration.)

YVONNE.

Des bijoux! des dentelles! Ah! que c'est beau!
C'est trop beau pour elle, madame la marquise!

LOYSE.

C'est vrai... c'est vrai... j'aperçois là surtout un voile... (Bas, à sa mère.) J'ai idée qu'avec lui Robert me trouverait à son gré... Ce n'est pas par vanité... mais je voudrais bien essayer, ne fût-ce que pour voir...

YVONNE, avec bonté.

Essayons, mon enfant... si notre maîtresse le permet.

LA MARQUISE.

Je l'exige.

LOYSE, à sa mère, qui s'empresse de déployer le voile.

Ah! vous avez autant d'envie qu'elle de me voir belle.

YVONNE.

Je ne dis pas non. (Yvonne et une jeune fille attachent le voile de mariée sur le front de Loyse. — Pendant ce temps, Blanche se rapproche de Robert, qui est, comme elle, au milieu du théâtre.)

BLANCHE.

Vous avez donc couru de grands dangers, monsieur Robert?

ROBERT.

Si grands que je ne comprends pas encore comment j'en suis revenu. Le lendemain du jour où madame Yvonne m'avait accordé l'hospitalité, un peu malgré elle, nous comptions surprendre les blancs, qui, au contraire, nous ont surpris, rompus et mis en désordre! Nous avons tenté vainement de nous rallier, c'est devenu une effroyable déroute.

YVONNE, avec joie, et se rapprochant de lui.

En vérité?..

ROBERT.

Ah! vous triomphez, vous voilà fière... nous ne l'étions pas... moi et mes camarades, forcés de fuir à travers la forêt, et poursuivis par des ennemis que notre résistance avait rendus furieux. L'un d'eux surtout, frappant d'estoc et de taille comme

un enragé, me criait : « Ah! bleu, ton compte est bon! » Il disait vrai! car il venait de m'atteindre, de me renverser sous ses pieds...

LOYSE, avec effroi.

Oh! mon Dieu!

ROBERT.

Quand tout à coup il hésite... et reste le sabre en l'air... moi je ne perds pas la tête, et de mon fusil qui était chargé et tout armé...

BLANCHE ET YVONNE.

Oh! ciel!

LOYSE.

Écoutez donc, c'était de bonne défense!

ROBERT.

Et pourtant au moment où je me relevais, moi, je l'entends prononcer ce mot : Frère!.. Je regarde, tout le monde avait disparu... nous étions seuls au milieu de la forêt... Je courus à lui... mais quels secours lui donner? « Inutile, me dit-il, porte ceci à ma mère... »

YVONNE, avec émotion.

A sa mère?

ROBERT.

En quels lieux? son nom? quelle est-elle? que je lui demandai vivement... il ne pouvait plus répondre... sa tête venait de tomber pour ne plus se relever... J'entendais le sifflement des balles et les cris des Vendéens qui arrivaient derrière nous... je n'eus que le temps de m'éloigner.

LOYSE.

Et vous avez joliment bien fait.

ROBERT.

Pas assez vite cependant... car, atteint de deux coups de feu, je tombai au milieu des broussailles où on me laissa pour mort... et ce n'est que le lendemain qu'un détachement de bleus, passant par là, me transporta à l'ambulance... et de là à l'hôpital, où je suis resté deux mois... pensant à vous, Mademoiselle, et n'espérant plus vous voir...

LOYSE.

Pauvre garçon!

YVONNE, avec émotion.

Et ce soldat... tué par vous... que vous avait-il remis?

ROBERT, avec indifférence, causant avec Loyse.

Une montre.

YVONNE, avec effroi.

Une montre!

ROBERT.

Ah! ce n'est pas la valeur... car elle est en argent.

YVONNE, se soutenant à peine.

En argent!

BLANCHE, la regardant.

Qu'avez-vous donc?

YVONNE.

Rien!..

SCÈNE VII.

LES PRÉDÉDENTS, GILDAS.

GILDAS, accourant.

Eh bien ! que faites-vous là, vous autres ? Voilà M. le curé qui arrive, et bien fatigué. (Ils sortent tous par la gauche, excepté Yvonne et Robert.)

LOYSE.

Je cours le recevoir.

BLANCHE.

Et moi aussi, un ancien ami...

ROBERT.

Nous irons tous...

YVONNE, l'arrêtant.

Et cette montre... cette montre en argent... est-ce que vous l'avez ?

ROBERT.

Toujours sur moi ! et prêt à la rendre si l'occasion de la restituer se présente.

YVONNE, tremblante.

Ne pourrais-je la voir ?

ROBERT.

Tenez... tenez... la voilà... gardez-la, je vous la confie.

LOYSE, à Robert, sur le seuil de la porte.

Mais venez donc, nous serons les derniers à saluer monsieur le curé. (Robert sort par la gauche.)

SCÈNE VIII.

YVONNE, seule. — Musique.

Je n'ose défaire ce papier... ma main tremble... Allons ! allons !... du courage !... (Elle développe le papier qui enveloppe la montre, enfin elle enlève le dernier, pousse un cri de douleur et d'effroi, et reste quelques instants immobile ; puis elle regarde vivement la montre, l'examine de nouveau en détail et avec attention.) Ce chiffre... ce nom... celui de mon mari...

AIR :

O preuve accablante et funeste,
Qui brise mon cœur éperdu !
Tout me le dit, tout me l'atteste,
Mon fils, mon fils, je t'ai perdu !
(En sanglotant.)

Mon fils ! je t'ai perdu !
Perdu !

(Elle reste quelques instants la tête cachée dans ses mains, et l'on n'entend plus que des sanglots. Tout à coup elle relève la tête, fouille dans sa poche, en retire la lettre de Jean, qu'elle parcourt avec émotion. La musique continue. Elle pleure en silence pendant quelque temps, puis essuie ses larmes, se relève, et marche avec agitation.)

RÉCITATIF.

La vengeance du moins, dont pour moi l'espoir brille,
Livré en mes mains celui qui m'a tué mon fils !

(Avec fureur.)

A moi sa vie ! à moi ses jours que je maudis !
(S'arrêtant et comme épouvanté.)

Et j'allais lui donner ma fille !

(Courant vers la gauche.)

Arrêtez !.. arrêtez !.. Ma fille !

Je mettrais dans ta main la main teinte du sang

De mon fils bien-aimé, de ton frère, de Jean !

Je le nommerais mon fils !.. lui !.. lui !

Par qui le mien me fut ravi !

(Parlé.) Non ! non !

Air : De force et de colère.

Arrière un tel blasphème !

Anathème sur eux !

Sur eux et sur moi-même,

Et sur de pareils nœuds !

(Elle tombe épuisée sur un banc de pierre, à droite, et reste plongée dans ses réflexions. — La musique continue.)

Oui, si je dis la vérité à ma fille... si je lui apprends que son fiancé est le meurtrier de son frère... elle rompra sur-le-champ et d'elle-même ce mariage impie ; mais l'obliger à détester, à fuir ce qu'elle aime... n'est-ce pas lui donner le coup de la mort ? Elle n'y résistera pas ! Je la verrai, comme je l'ai déjà vue, se consumer dans les regrets, s'éteindre dans les larmes !... et j'aurai perdu mes deux enfants... tous deux à la fois... il ne me restera rien... plus rien sur terre ! O mon Dieu ! quel parti prendre ! (Elle se met à genoux et prie quelque temps en silence.)

Écoute ma prière,

Mon bien-aimé, mon fils !

Viens conseiller ta mère,

Je suivrai tes avis !

Réponds ! je suivrai tes avis ;

Inspire-moi, mon fils,

Je suivrai tes avis !

(Prenant la lettre, qu'elle ouvre avec respect.)

Dans cet écrit ta volonté dernière,

Je le vois maintenant ! tu me disais : « Ma mère...

« Ma mère, je t'ordonne

« D'unir ma sœur à Robert son ami ! »

Tu me disais : « O ma mère, pardonne ! »

A lui, notre ennemi !

(S'arrêtant, et avec colère.)

Que je pardonne

A qui m'enleva mon trésor !

Que je pardonne

A lui, qui t'a donné la mort !

(Avec une fureur qu'elle cherche à contenir.)

Que je lui donne

Mon autre enfant !

(Avec explosion.)

Non, non, je ne le peux !

(S'arrêtant.)

Donne-m'en le courage... et dis que tu le veux !

Écoute ma prière,

Mon bien-aimé, mon fils !

Viens conseiller ta mère,

Qui suivra tes avis !

Tu le veux !.. tu le veux !.. je suivrai tes avis !

J'obéirai, mon fils !

SCÈNE IX.

YVONNE, accablée dans sa douleur; ROBERT, LOYSE,
tous les gens de la noce sortant de la ferme, à gauche.

CHOEUR *vif et joyeux.*

Quel plaisir! quelle ivresse!
Pour eux que d'heureux jours!
Célébrons la jeunesse,
La joie et les amours!

(S'adressant à Yvonne.)

Vous dont ce jour prospère
Comble le plus doux vœu,
O trop heureuse mère!
Rendez grâce à Dieu!

ENSEMBLE.

Quel plaisir! quelle ivresse!
Pour eux que d'heureux jours!
Célébrons la jeunesse,
La joie et les amours!

LOYSE, à sa mère.

A la chapelle
On nous appelle,
Et le bon curé nous attend.
O ma mère! voici l'instant.

YVONNE, à part.

Ah! j'ai peine
(Regardant sa fille.)

A calmer la douleur
(Regardant Robert.)
Et la haine

Qui remplissent mon cœur.

LOYSE, remarquant le trouble de sa mère.
Qu'avez-vous donc? Parlez, je vous en prie!

YVONNE.

Moi? rien, ô ma fille chérie!
L'émotion...

LOYSE.

Je le comprends; car moi-même...

(Prenant la main de Robert et s'avançant avec lui vers sa mère.)
Bénissez-nous alors en ce moment suprême!

(Tous deux s'agenouillent devant elle.)

YVONNE.

O supplice!.. ô tourment!

Le bénir! lui... qui tua mon enfant!

(Élevant les mains et les yeux vers le ciel.)

Tu le veux! tu le veux! ô mon fils!

Béni-les donc toi-même

Du haut du paradis;

Béni-les! car moi... moi... je ne puis... je ne puis!

CHOEUR.

Quel plaisir! quelle ivresse!
Pour eux que d'heureux jours!
Célébrons la jeunesse,
La joie et les amours!

LOYSE.

On nous attend, suivons-les...

ROBERT.

Oui, partons!.. Ma mère, prenez ma main.

(Yvonne fait un effort sur elle-même, mais en apercevant la main de Robert, elle pousse un cri, embrasse sa fille, qu'elle jette dans les bras de Robert, et détourne la tête.)

YVONNE.

Je vous rejoins... Laissez-moi, laissez-moi prier..

(Robert et Loise s'éloignent, ainsi que les paysans et les jeunes filles.)

SCÈNE X.

YVONNE, BLANCHE.

YVONNE, se jetant dans ses bras.

Ah! Madame! ah! notre chère maîtresse!

BLANCHE.

Qu'as-tu donc? Parle, de grâce!

YVONNE.

Il n'y a que vous seule au monde à qui je puisse
me confier aujourd'hui... Je ne le verrai plus!

BLANCHE.

Jean! ton fils!... Et cette lettre écrite par lui
après la bataille?

YVONNE.

Était écrite avant!

BLANCHE.

Grand Dieu!

YVONNE.

Ah! vous, du moins, vous me comprenez... Il
vous aimait tant, Madame!

BLANCHE.

Tais-toi! tais-toi!

YVONNE.

A quoi bon vous le taire? c'est pour vous que
mon pauvre Jean rêvait un nom et de la gloire...
c'est pour vous...

BLANCHE.

Qu'il s'est fait tuer... je le sais... je le sais...
ça sera mon plus cruel et mon plus cher souvenir.

YVONNE.

Vous l'aimiez, et il est mort sans le savoir! vous
l'aimiez, et il est tombé sous les coups de nos en-
nemis... et je ne puis le venger sans perdre mon
autre enfant.

BLANCHE.

Silence! on vient!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GILDAS.

GILDAS, se tournant à droite.

Veux-tu te taire, petite niaise... petite sottise..
et ne pas répéter des choses pareilles!... Envoie-le
ici, à la ferme, je vais arranger cela avec madame
Yvonne.

BLANCHE.

Qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

GILDAS.

Une bonne action à faire... un ennemi à sauver.

YVONNE, avec une rage concentrée.

Un ennemi !

GILDAS.

Vous savez... Gilette, la petite vachère qui est depuis huit jours dans le pays... elle vient de voir un bleu...

YVONNE, avec émotion.

Vous en êtes sur ?

GILDAS.

Elle l'a reconnu à son uniforme ! un pauvre fantassin, blessé, tombé de fatigue ou de souffrance à sa porte... Croiriez-vous que cette petite sottie, effrayée de l'idée de revoir un ennemi, et craignant d'être compromise, courait le dénoncer au poste vendéen qui est là-bas dans la montagne !

BLANCHE.

O ciel !

GILDAS.

Il était perdu, fusillé sur-le-champ... Dix écus pour toi, ai-je dit à Gilette... si tu redescends près de lui, et si tu l'amènes chez madame Yvonne, que je vais prévenir.

YVONNE.

Chez moi !

GILDAS.

Nous le cacherons ici, à la ferme.

YVONNE.

Moi, le sauver ! un bleu ! (Elle court à la cloche et se met à sonner avec force.)

GILDAS.

Nous échangerons son uniforme contre un habit de paysan... et ce soir... Que faites-vous?... cette cloche d'alarme va, du sommet de la montagne, appeler nos soldats... ils vont descendre avec leurs fusils, et ce pauvre diable ne pourra leur échapper !

YVONNE.

Tant mieux ! (A Blanche.) J'aurai vengé mon fils. (A Gildas.) J'aurai vengé toutes les mères.

GILDAS, avec force.

Et la sienne ?...

YVONNE, à part, avec émotion.

Sa mère !...

GILDAS, regardant vers la gauche.

Car il vient.

BLANCHE, regardant vers la gauche.

Il gravit la montagne.

YVONNE, à part, réfléchissant.

Sa mère !... C'est moi qui l'aurai condamnée aux tourments que j'éprouve !... c'est moi... moi

qui lui aurai ravi son enfant ! (Pendant ce temps, le soldats vendéens sont descendus de la montagne et forment un groupe à droite.)

GILDAS, regardant toujours vers la gauche.

Il vient vous demander asile, et vous le livrez à ses meurtriers !

YVONNE.

Non, je le défendrai ! je le protégerai ! (Elle s'élançait au-devant des Vendéens, étend les bras vers eux pour protéger le soldat républicain, qu'ils viennent de mettre en joue au moment où il avançait de quelques pas.)

YVONNE, aux Vendéens.

Arrêtez !

GILDAS.

Jean !

JEAN, s'écriant.

Ma mère !

YVONNE, se retournant.

Mon fils ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

RÉCITATIF.

(La musique reprend avec les paroles.)

JEAN.

Laissé pour mort, captif... traîné dans ce pays... j'ai tenté de m'enfuir... et grâce à ces habits dont j'ai pu m'emparer... je vous revois !..

SCÈNE XII.

LOYSE, ROBERT, TOUS LES GENS DE LA NOCE, accourant en ce moment.

YVONNE, avec joie.

Mon fils ! mon fils !

JEAN, de même.

Ma mère !

GILDAS, à Loyse.

Venez ! c'est lui !

LOYSE, se jetant dans les bras de Jean.

Mon frère !

ROBERT, stupéfait.

Que vois-je !.. lui !

JEAN, lui tendant la main.

Ton frère ! ton ami !

CHŒUR GÉNÉRAL.

Dieu du ciel et des anges,

Chaque jour, désormais,

Je dirai tes louanges,

Je dirai tes bienfaits !

(Jean a mis la main de Robert dans celle de sa sœur ; Yvonne embrasse son fils et lui montre de loin Blanche, qui baisse les yeux. Les paysans et les jeunes filles forment autour d'eux différents groupes.)

FIN.